

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLORAMA

**VIN MARIANI**



**LE TONIQUE IDEAL**

Fortifie  
Nourrit  
Rafraichit

**CORPS ET CERVEAU**

APPROUVE PAR  
LES MEDECINS  
CELEBRES

Vendu par les

Pharmaciens et les  
Epiciers

GARE AUX IMITATIONS

LAWRENCE A. WILSON & Co

Seuls agents au  
Canada pour

Gold Back Sec Champagne

Wilson's Old Empire Rye

VOL. III - NO. 13

Samedi, le 12 Dec. 1896

# UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

1560. NOTRE-DAME

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL.

5 CTS.  
LE NUMERO

Imprime par "La Compagnie de Publication du Cyclorama"



**LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE**  
**COMMERCIALE**  
 1560 RUE NOTRE-DAME  
 MONTREAL

DESSINS ET GRAVURES  
 POUR  
 LIVRES, JOURNAUX;  
 POUR L'INDUSTRIE  
 ET LE COMMERCE, POUR FACTURES;  
 CARTES, D'AFFAIRES, PROSPECTUS,  
 PROGRAMMES, AFFICHES, MENUS.

# Le Cyclorama Universel

JOURNAL HEBDOMADAIRE

..... D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT : (UN AN, - \$2.50)  
 (SIX MOIS, \$1.25)

La File du Cyclorama Universel  
 forme a la fin de l'annee deux magni-  
 fiques volumes de plus de 700 pages

DEPOT GENERAL :

1560 RUE NOTRE-DAME  
 MONTREAL

## PRIME No 3 MAGNIFIQUE PASTEL ENCADRE

GRANDEUR : 26 x 30 POUCES

Cette prime consiste en une splendide lithographie en couleur, avec cadre en moulure, argentée ou dorée, de 3 pouces.

Rien de plus jolie que ces lithographies, qui sont une imitation parfaite de dessins au Crayon-Pastel ou de peintures à l'aquarelle, aux couleurs si tendres et d'un effet si plaisant.

Venez les voir à nos bureaux, No 1560, rue Notre-Dame.

### CONDITIONS

Une prime No 3 sera accordée gratuitement à tout abonné payant 12 mois d'abonnement d'avance.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No 3 au prix réduit de 75 centins, en produisant 5 coupons

consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

• Tout porteur de dix coupons consécutifs aura droit à cette prime au prix réduit de 60 centins.

• On ne peut acheter ces cadre et gravure à moins d'une piastre dans le commerce.

### REMARQUES

Nos primes ont une valeur réelle, qui donnent des avantages qu'on ne peut avoir autrement qu'en s'abonnant ou en produisant les coupons. A nos lecteurs de conserver ces coupons.

La prime No 4 consistera en un PORTRAIT AU CRAYON à des conditions exceptionnellement avantageuses, telles qu'aucun journal n'en a encore offertes. Détails prochainement.

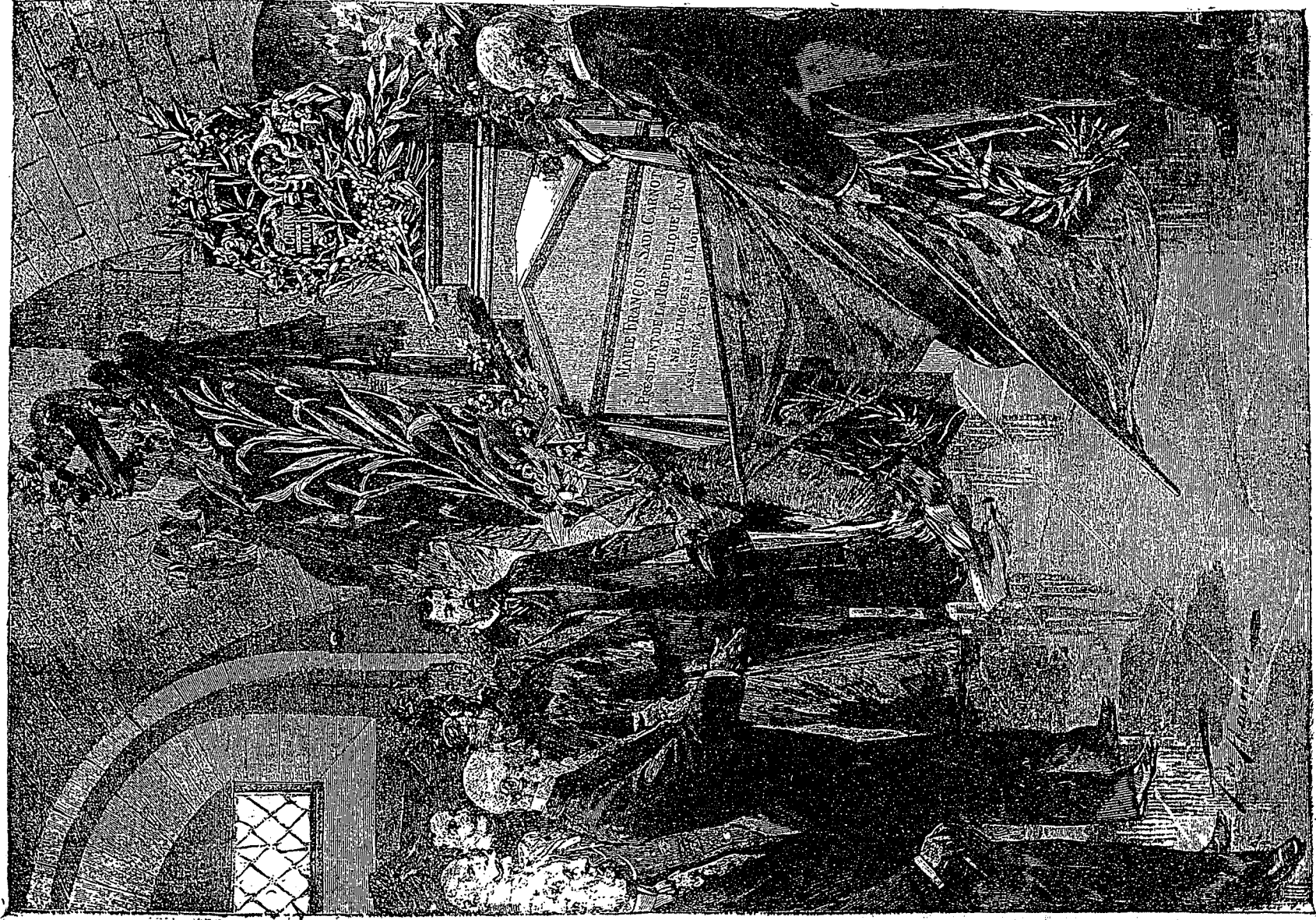
**COUPON**

A DETACHER

**DU CYCLORAMA UNIVERSEL**

Pour les acheteurs au numero.

TOMBEAU DE CARNOT AU PANTHEON



Remise officielle de la couronne offerte par le Tsar

## HISTOIRE D'UN PATISSIER



Le patissier avait été prévenu d'arrêter chez Mad. Becsalé

On parlait dernièrement d'un homme politique définitivement rendu aux douceurs de la vie privée, mais qui à force d'astuce a réussi à se faire une haute position dans le monde administratif.

— Je n'ai jamais compris cela ! disait X... il a changé d'opinions comme de chemises pendant toute sa vie ; une véritable girouette, quoi !

— Justement, mon cher ; vous avez dû remarquer que les girouettes sont toujours haut placées.

A la salle des mariages, dans une ville de France :

Une jeune fille se présente à la première heure devant M. le maire, accompagnée d'un joli pochard dont elle désire faire son époux.

— Mais, mademoiselle, lui fait observer l'officier, il m'est tout à fait impossible de vous marier dans l'état où se trouve votre futur ; il est complètement ivre.

— C'est le moment, monsieur le maire ; quand il est à jeun il ne veut plus.

Chez Mme de Sainte-Amaranthe.

Quelqu'un dit :

— C'est curieux, l'hiver, quoi qu'on fasse, on a plus de peine à garder ses mains propres que dans les autres saisons.

Une autre personne dit que cela tient peut-être à l'état particulier des tissus, aux gants de laine dont on fait usage, etc.

Mme de Sainte-Amaranthe hausse les épaules :

— Voyons, pourquoi aller chercher midi à quatorze heures ? Les mains sont sales parce que nous ne les lavons pas !

## ET D'UNE CASSEROLE DE GALETTES



Il sonne à la porte pendant que la jeune Tiburce joue de la fourchette

Dans un restaurant du bord de l'eau.

Le patron au chef :

— Je vous l'ai dit cent fois, ne mettez donc pas tant de beurre, cela donne un goût rance à tout ce qu'on mange !

Chez un bonnetier rural ; un client passant au comptoir :

— J'avais d'abord choisi cette douzaine de gilets ; mais je préfère prendre à la place cette douzaine de caleçons...

Il salue et se dipose à sortir. Le patron le rappelant :

— Pardon, vous oubliez de payer...

— Les caleçons ?... Puisque je les change contre les gilets !

— Mais vous n'avez pas payé les gilets...

— Puisque je ne les prends pas !

— C'est juste.

Après notre spécialisation à outrance, l'homme, cette créature raisonnable, n'est plus même une machine ; il est un rouage.

## QUI DISPARAISSENT COMME PAR ENCHANTEMENT



— Quel diable !... où est... Et le patissier ahuri s'en revint... d'une casserole légère

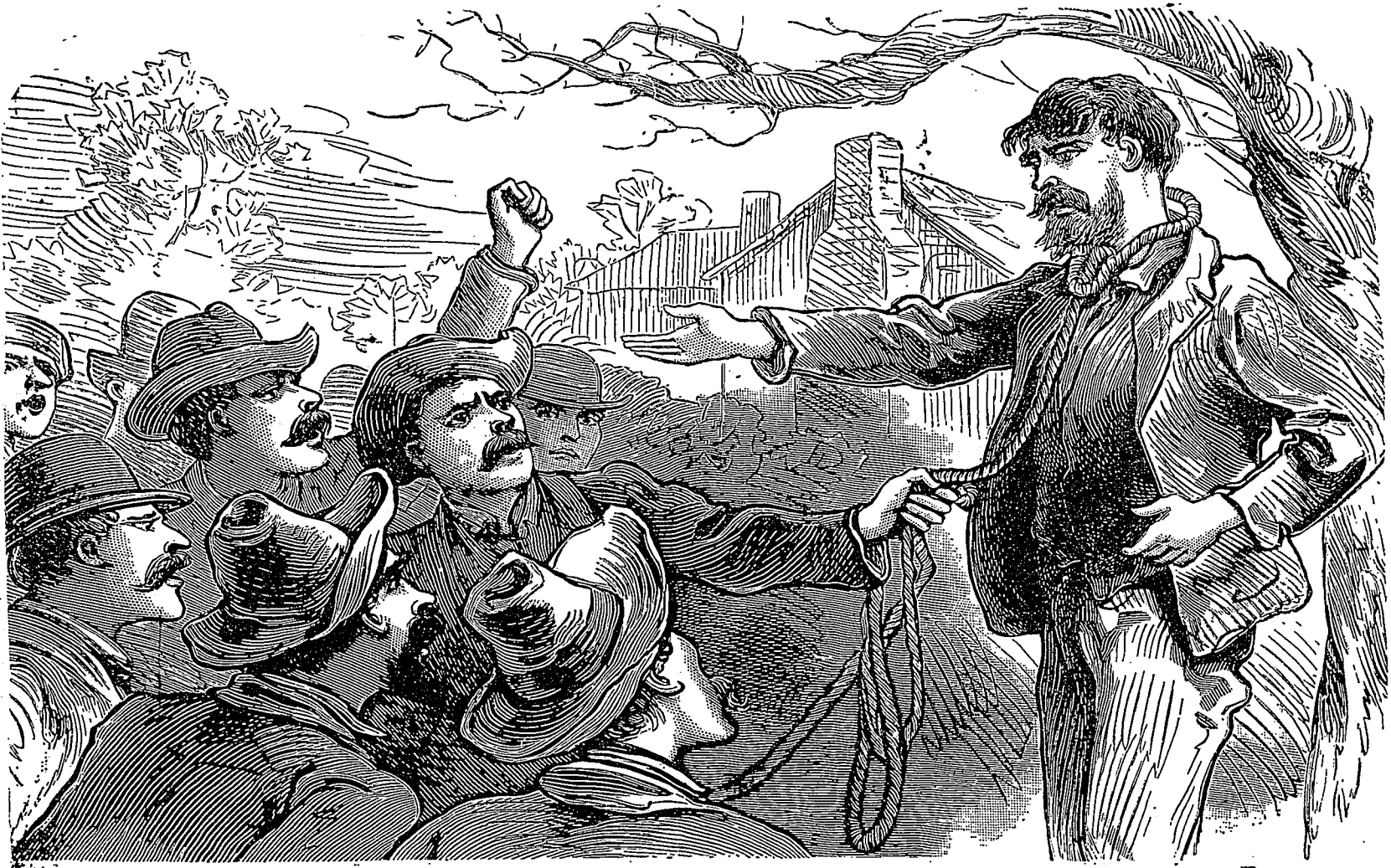
SAUVE PAR SON  
SANG-FROID

Un employé du chemin de fer "Southern," à Columbus, E.-U., s'est sauvé de la corde, l'autre jour, par son sang-froid et sa bravoure. Il avait été arrêté sous la grave accusation d'assaut sur une jeune fille, parce que son signalement ressemblait à celui d'un vagabond qui avait passé par là et qu'on supposait être le coupable. Il fut identifié comme tel par la fillette et sa mère.

On connaît les procédés par trop sommaires de la population de certaines localités, aux Etats-Unis : Une foule de voisins et d'amis de la famille de la victime, se réunirent et s'emparèrent de l'accusé ; puis, excités par les femmes qui criaient : " à mort l'assaillant ! " les hommes lui passèrent une corde au cou.

Mais restant calme et les regardant bien en face, celui qui pouvait d'une minute à l'autre être lancé dans l'éternité n'a cessé de protester de son innocence. Il a supplié ses bourreaux improvisés de ne pas se charger d'un crime inutile, en faisant mourir un innocent.

Il a gagné d'être remis à l'autorité compétente et d'avoir un procès régulier devant une cour de justice. Enfin une enquête révisée par le grand jury lui a valu son acquittement.



La corde au cou et sauvé du lynch par son sang-froid

## TELLE VIE, TELLE FIN



- 1.— Il était une fois un pauvre diable qui n'avait pas de métier ; alors il se fit . . .
- 2.— . . . peintre, mais étant misanthrope, il voyait tout en noir ; alors il se fit . . .
- 3.— . . . plongeur, mais il était fumeur et éprouvait beaucoup de difficulté à allumer la pipe ; alors il se fit . . .
- 4.— . . . rastaquouère, mais le port du monocle lui donnait la migraine ; alors il se fit . . .
- 5.— . . . cabrioleur, mais il répugnait à sa délicatesse native de voler les personnes sans présentations préalables ; alors il se fit . . .
- 6.— . . . sauter la cervelle !

- Tu sais que notre ami Robert est veuf.  
 — Ah ! depuis quand ?  
 — Depuis la mort de sa femme.

Un tailleur vient présenter une facture à un étudiant de ses clients. Il est reçu à la porte par un ami du débiteur ; qui l'éconduit en lui disant que son client est sorti.

— Pourtant, répond le tailleur, je l'ai aperçu à la fenêtre, en entrant.

— Oui, mais lui aussi vous a aperçu.

Un omnibus verse sur le boulevard. Grand émoi, cris des voyageurs.

Parmi ces derniers, une longue Anglaise.

— Vous n'avez pas de mal, madame ? dit quelqu'un en la relevant.

— No, no, je n'avais qu'une petite sac de voyage

On détaille une dame qui est encore jeune et jolie, mais qui se maquille à outrance.

— Elle a une main charmante, dit l'une.

— Oui, mais un bien vilain pied, dit l'autre.

— Soit ; mais vous m'accorderez qu'elle a un teint ! . . .

— Oui . . . un teint de riz et de rose !

X . . . avait des dettes, beaucoup de dettes.

L'héritage d'un vieil oncle est survenu tout à point pour le tirer d'embarras.

Il a donné d'assez gros acomptes aux créanciers les plus récalcitrants, et a obtenu d'eux quelque temps de répit.

Hier nous l'avons rencontré tout triste.

— Eh bien ! qu'as-tu donc ?

— Mes créanciers.

— Il me semble que tu les avais arrosés ?

— Voilà bien le malheur ! Je les ai trop arrosés . . . ils repoussent.

On reprochait à un père de marier son fils trop jeune.

— Attendez, lui disait-on, qu'il soit un peu plus raisonnable.

— Pas si bête ! il ne voudrait plus.

## L'ART DE MAGASINER

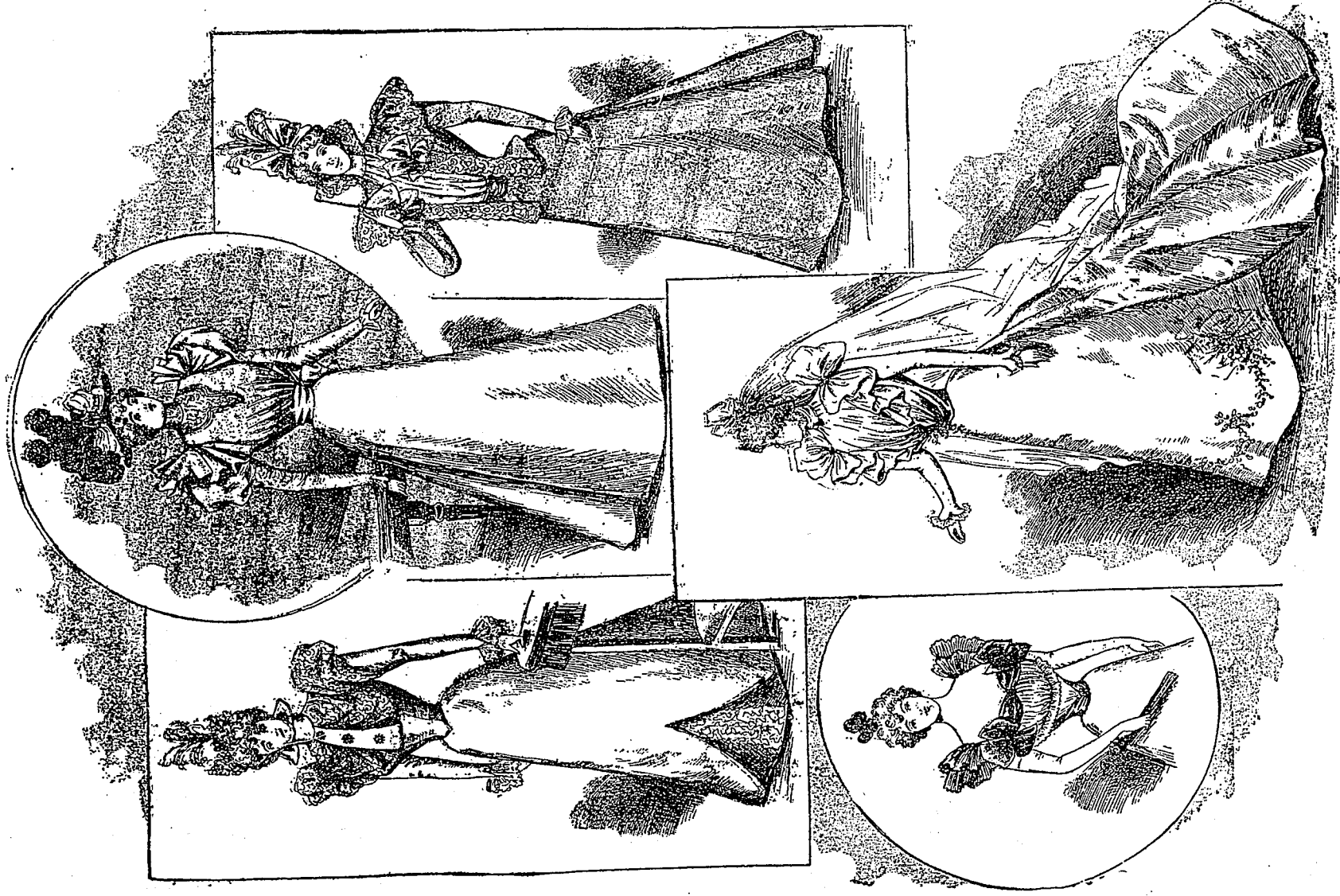


— As-tu besoin de quelque chose en fait de soierie et de manteau ?

— Non, rien.

— Ni moi non plus, alors en trons . . .

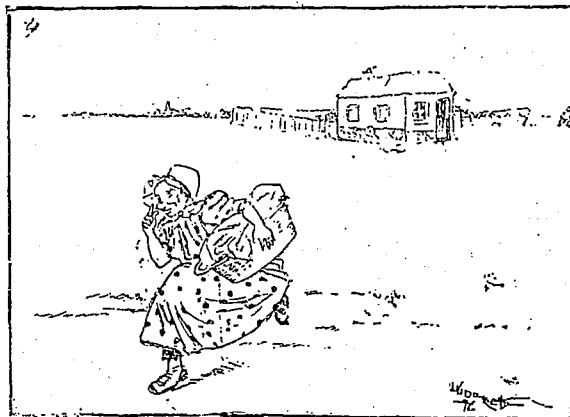
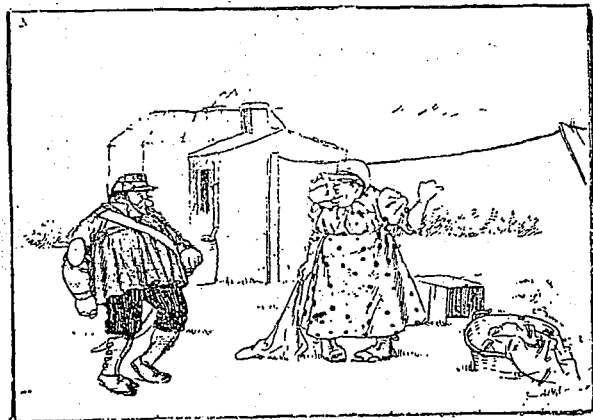
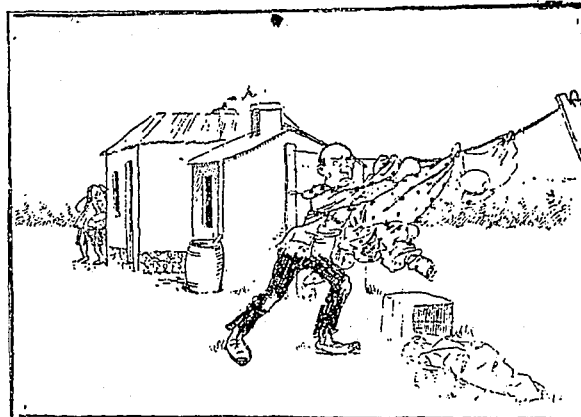
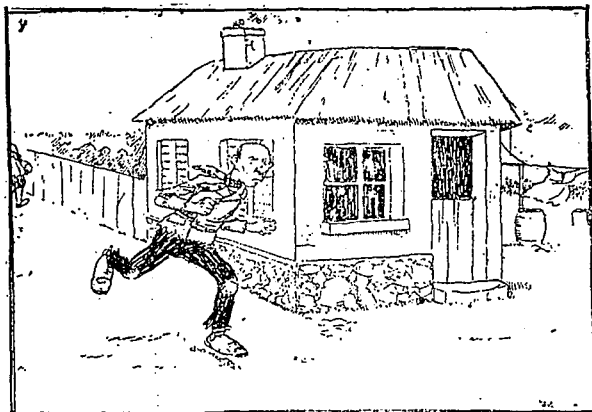
LA MODE NOUVELLE



Toilettes de Mariage



## UN TOUR DE FILOU



Conte sans paroles

Félicite-moi, dit Agénor à sa femme; je suis complètement guéri de mes rhumatismes!

— Oui, mais voilà: à présent, nous ne saurons plus jamais quand le temps va changer!

Tout luxe judicieux constitue une sorte de réserve pour les circonstances imprévues et les temps de nécessité.

PAUL LEROY-BEAULIEU

On demande à Calinaux :

— Vous êtes donc en froid avec votre ami Guibollard?

— Nous sommes aux mieux, au contraire; seulement, de peur d'être exposés à nous brouiller, nous avons pris le parti de ne plus nous voir!

En Cour de police :

LE PRÉSIDENT. — Vous avez déjà été condamné pour vol?

L'ACCUSÉ. — Oh! mon président, ça ne compte pas... c'était à la campagne!

X... est un emprunteur enragé. L'autre jour il rencontre un de ses amis :

— Prête-moi une piastre, lui dit-il.

— Encore! répond l'ami... J'aime mieux te la donner.

— Bah! Pourquoi donc?

— Parce que tu ne me la rendrait pas, et nous nous fâcherions pour une malheureuse piastre.

— Ah! Alors, donne m'en deux.

Deux avocats plaident pour la propriété d'un puits.

Le premier débuts par un exorde très développé.

— Mais dit le président, l'affaire n'est pas si importante, ce me semble; il ne s'agit que d'un peu d'eau.

— Pardon, répond l'avocat, le tribunal comprendra que l'objet du litige est d'un indiscutable intérêt; il ne s'agit que d'un puits, c'est vrai; mais nos clients sont deux marchands de vin.

Heureux couple :

M. X... (*d'un air furibond*) j'ai renoncé au vin, j'ai renoncé au jeu, au tabac à mon cercle, depuis que je vous ai épousé. Y a-t-il encore quelque chose que je puisse cesser de faire pour vous être agréable?

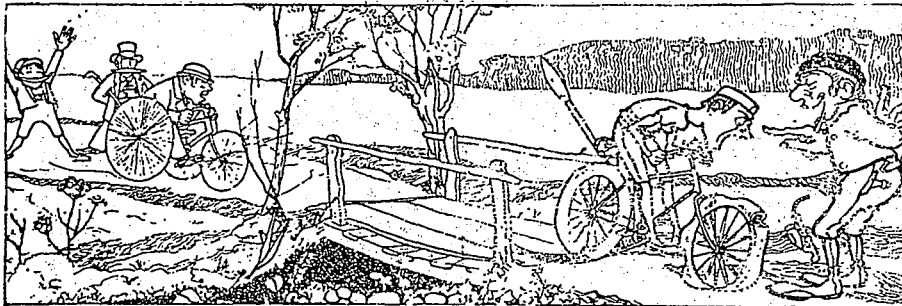
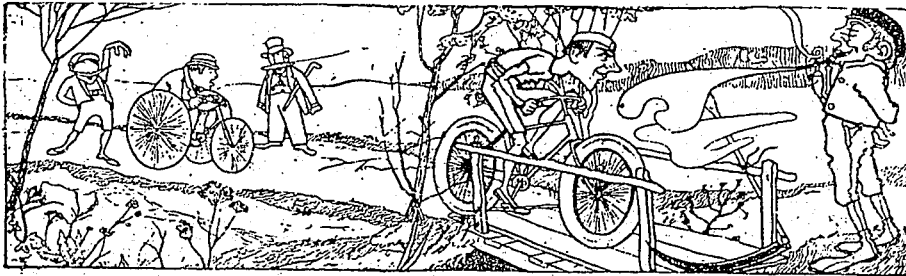
Mme X... (*promptement*) — Oh oui! vous pourriez bien cesser de vivre!

Agir sans principe, c'est consulter sa montre après avoir placé l'aiguille au hasard.  
Mme ROLAND.



BEAUX-ARTS.— EN ÉCOSSE APRÈS LA CHASSE.— LA PRÉSENTATION D'UNE NICHE

## A LA CAMPAGNE EN BICYCLE



Un ruse de cultivateur qui n'aime pas les cyclistes

Lapincheux est un cycliste enragé et il détient le "record" de la vitesse.

Jugez-en par ce récit qu'il faisait hier :

— Je pédalais à grande vitesse, face au soleil. Tout-à-coup, je me retourne, et qu'est-ce que je vois sur la route ? Mon ombre à un mille derrière moi. Elle ne pouvait pas me suivre !

Entre boulevardiers :

— Comment ! mon vieux Gaston, c'est toi ? Mais on ne t'a pas vu depuis des siècles ! Dans quel quartier demeures-tu donc ?

— Premier quartier de la lune de miel, mon ami : je suis marié depuis huit jours.

La petite Tata est une diablesse de cinq ans, à la pétulance exceptionnelle.

Sa mère, revenant d'une visite dans un magasin de nouveautés, lui apporte un joujou.

Et Tata, l'empoignant d'une main convulsive :

— Dis, m'man, celui-là, c'est-y pour casser ?

Le docteur R..... arrive en retard chez un ami qui l'attend à diner.

— Je suis narassé ! dit-il, mes malades me tuent.

— Vous le leur rendez bien.... fut-il répondu à l'aimable médecin.

— Au bal :

Elle.— Ah... ma robe est toute chiffonnée.

Lui (la bouche en cœur.) Comme votrefigure, mademoiselle...

Un avocat entre dans la cellule d'un prévenu.

" Mon ami," lui dit-il, " j'ai le plaisir de vous apprendre que vous comparâtes demain devant vos juges. Si vous êtes acquitté, vous serez rendu à la liberté le 1er janvier."

" Si ça vous est égal," répond le détenu, " renvoyons la chose à huitaine."

" Pourquoi ce nouveau retard ?"

" Parce que si j'étais libre pour le jour de l'an, je serais obligé de donner des étrennes."

Un Bourgeois naïf demandait à un riche agioteur :

— Comment avez-vous pu vous enrichir quand tous vos actionnaires se sont ruinés ?

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple répondit l'aimable financier. Tout affaire se décompose en *doit* et *avoir*. Eh bien, j'ai toujours mis l'*avoir* dans ma poche et le *doit* dans l'œil de mes actionnaires.

## UNE FICHE DE CONSOLATION



M. Vadeboncœur (après la proposition).

— Ne pouvez vous, alors, Rosanna, me donner aucun encouragement ?...

— Oh ! oui ; je vous introduirai à notre servante avec plaisir !....



MGR D'HULST

Mgr d'Hulst, qui vient de mourir à Paris, où il était né le 10 octobre 1841, était une "figure" et un "caractère."

Il fit de brillantes études au collège Stanislas, et fut plus d'une fois lauréat du concours général. Etudiant ecclésiastique de 1859 à 1866, il resta cinq ans à Saint-Sulpice et deux ans à Rome, pour y conquérir le doctorat en théologie et en droit canonique.

En 1866, il fut nommé vicaire à Saint-Ambroise, et consacra ses efforts à divers œuvres ouvrières. Il fonda, entre autres, une œuvre qu'il a cédée plus tard aux Pères Rédemptoristes du boulevard de Ménilmontant.

Aumônier de l'ambulance de la Presse pendant la guerre de 1870, il suivit l'armée à Sedan, réussit à s'évader au moment de la capitulation et revint remplir son ministère dans la capitale assiégée.

En 1872, le cardinal Guibert l'appela à l'archevêché ; en 1875, il le nomma vicaire général ; en 1878, il le conduisit à Rome, allant lui-même au Conclave pour l'élection de Léon XIII.

C'est à cette occasion que, comme conclaveur, l'abbé



Mgr Clari

d'Hulst reçut le titre de prélat de la maison de Sa Sainteté et le titre de Monseigneur.

En 1875, il fut appelé aux fonctions de secrétaire du conseil des évêques fondateurs de l'Université Catholique. Après les lois qui, en 1886, désorganisèrent l'enseignement supérieur libre, le recteur donna sa démission et Monseigneur d'Hulst lui succéda.

Monseigneur d'Hulst s'est consacré depuis vingt-cinq ans à la prédication et principalement devant des auditeurs d'hommes. Il s'est occupé de quelques grandes œuvres catholiques : des Congrès scientifiques de 1888 à 1891 ; de la fondation de l'hôpital catholique de Saint-Joseph à Plaisance, comme de la création d'une Faculté de médecine.

Monseigneur d'Hulst a pris part au grand mouvement philosophique déterminé par Léon XIII, et il faut de ce chef compter encore à son actif les conférences philosophiques à l'église des Carmes et à la salle Albert-le-Grand.

Il succéda en 1890 au P. Monsabré comme prédicateur des carêmes de Notre-Dame, et en 1892 à Mon-

HON. A. R. MCCLELLAN  
Lieut.-Gouverneur du Nouveau-Brunswick

seigneur Freppel comme député conservateur de la troisième circonscription de Brest.

## MGR CLARI

Mgr Clari, évêque de Viterbe, est né en 1836, à Sinigaglia. Pie IX était originaire du même village.

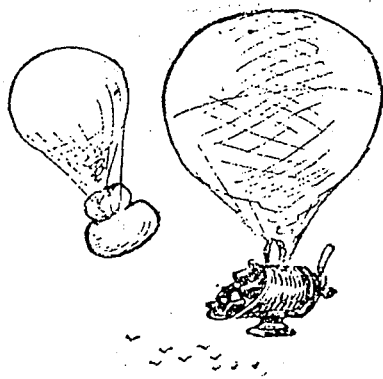
A dix huit ans Mgr Clari, qui avait fait ses études chez les Jésuites, a soutenu sa thèse de philosophie. En 1882, il fut nommé évêque et envoyé à Viterbe en 1893.

Mgr Clari vient d'arriver à Paris, où il succède à Mgr Ferrata en qualité de nonce apostolique.

Le nouveau prélat-diplomate est d'une taille légèrement au-dessus de la moyenne. D'assez forte corpulence, il est de robuste santé. L'œil est vif, la bouche volontiers souriante.

Mgr Clari, latiniste distingué s'exprime très couramment en anglais et en espagnol, un peu plus difficilement en français.

## LA DIRECTION DES BALLONS



A cette saison tout monte... à des prix guère accessibles...

Entre méréditionaux :

Les gens de chez nous sont si bavards que, quand ils meurent, on ne leur ferme pas les yeux, mais la bouche. Et encore n'y réussit-on pas toujours.

Il y avait séance de spiritisme chez le docteur X.

Lorsque tous les invités furent arrivés :

Mesdames et messieurs, je vais avoir l'honneur d'évoquer devant vous un certain nombre de morts—

Tiens, chuchote une voix, va-t-il donc faire son inventaire ?

## LA LETTRE D

## CONSEILS D'UN AUBERGISTE

Dites donc, Daniel, Dominique, dévoués domestiques débutants, debout ! Des douze distinguées demoiselles disparues, démenagées depuis deux décembre dernier, dix doivent débarquer directement de Dieppe demain dimanche. Deux doivent discrètement descendre demain douze décembre : donc donnez, distribuez, descen-

dez du dessus du dortoir deux douzaines de draps damassés dépourvus de duvet. Dites demoiselles devront dormir désormais dans douze dortoirs différents de droite, décorés déceimment : dortoirs désirés des douze difficiles demoiselles dévotes.

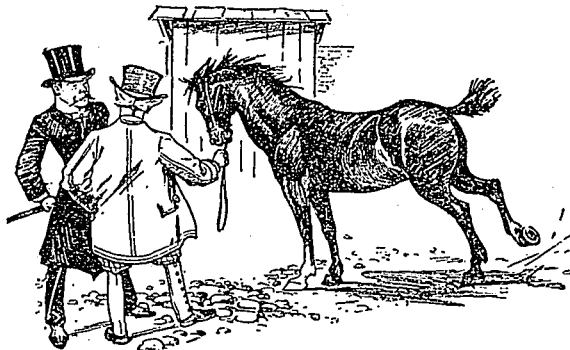
Dominique, Daniel, devrez défendre de dégrader, de détériorer dedans du domicile. Douze demoiselles déposer denier à Dieu d'abord duquel devra déduire dégâts, détériorations ; devront désigner dernier domicile demeure, datés depuis décembre.

D'goûté, désolé, de détériorer davantage des draps dont des ducs déchus devraient désirer don.

Donnez d'abord délicatement délicieux dîner des demoiselles : deux dodus dindons du dehors, des desserts divers, deux douzaines de dattes.

Dominique, docile, devra desservir diligemment. Daniel devra décamper dès dîner déposé devant demoiselles.

## NE VOULAIT PAS SE COMPROMETTRE



— Vous dites que ce cheval n'a peur de rien. Ma femme peut-elle le conduire ?

— Je ne pourrais pas dire, monsieur ; je n'ai jamais vu votre femme.

Bébé à sa mère :

— Alors au commencement du monde, Adam était seul sur la terre ?

— Mais oui, tout seul.

— Et il n'avait pas peur des voleurs ?

## LE LANGAGE DES FLEURS



— Hello, face !

— De même que toi, bonhomme.

Un endroit sain :

— Té s'il est sain mon patelin ! ah bien sûr, ça n'est pas comme votre satané ville où l'on meurt comme des moustiques. Chez nous, mon bon, pendant dix ans il n'est pas mort une seule personne... Si, pourtant une seule,

— Ah ! tu l'avoues Marius !

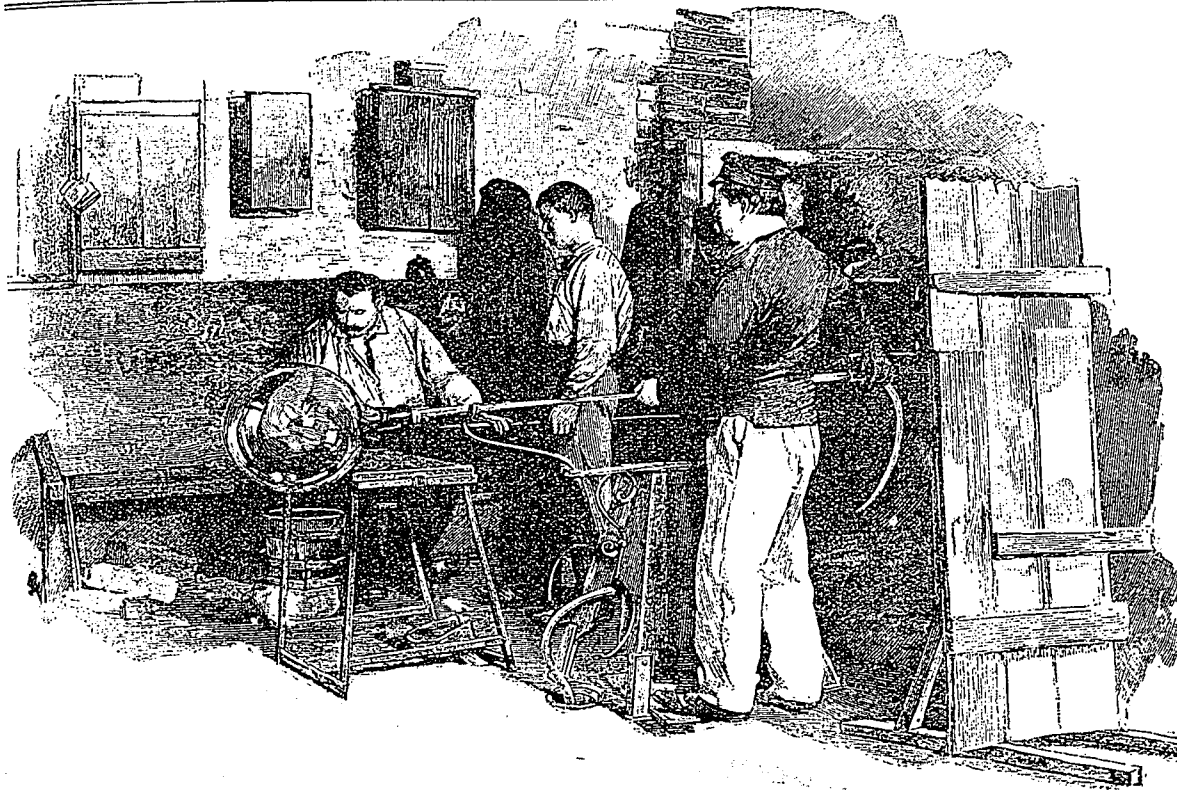
— Eh oui, pécaire... c'était le docteur du pays... il est mort de faim !

La voiture d'un fermier a fini par gravir la côte. Notre homme remercie le citadin qui, passant par là l'a aidé en poussant à l'arrière.

— Ben merci, m'sieu, d'avoir poussé un brin ma cariole—Je m'doutions ben qu'avec une seule rosse, je n'pourrions point monter c'te côte.

Fin de querelle :

— Vois tu, mon ami, l'un de nous est de trop ici. Qu'est-ce que tu comptes faire ? moi je reste.



Le soufflage à la machine

## L'INDUSTRIE DU VERRE

Au début du gonflement de la pièce, l'ouvrier la soutient sur un moule en bois ou en terre. S'il s'agit d'une sphère, il l'élève ensuite au-dessus de sa tête pour l'aplatir légèrement, corriger l'allongement initial ; puis il appuie sa canne sur un support et, par une rotation rapide, il combine la force centrifuge, l'action de la pesanteur et le soufflage, pour façonner une boule régulière comme une énorme bulle de savon.

La verrerie de M. Appert a pu exposer, en 1889, une de ces sphères creuses de verre très mince, d'une capacité de 240 gallons.

Nous avons vu le verrier souffler une boule de verre à l'extrémité de son énorme tube de fer comme un enfant gonfle une bulle de savon au bout d'une paille. S'il veut au contraire obtenir un cylindre, l'ouvrier enfant gonfle une bulle de savon au bout d'une paille. S'il veut au contraire obtenir un cylindre, l'ouvrier tout en soufflant, balance sa paraison au dessus d'une fosse. Rappelons que la paraison est une sorte de grosse goutte de verre en fusion cueillie dans le four. Le verre s'allonge sous forme de manchon terminé par une calotte sphérique. Il faut agir vite, car le verre refroidit et durcit rapidement.

L'ouvrier très habile obtient de la matière rebelle un dernier effort d'extention en faisant tourner le

cylindre au bout de la canne, avec une sûreté de main extraordinaire pour ne pas le briser contre les rebords de la fosse étroite. Nul travail n'exige plus d'adresse et de force. Au bout d'une canne de 2 verges, lourde de 15 livres, le verrier manie un poids de verre atteignant lui-même 20 à 25 livres. L'effort musculaire des bras, des jambes et de tout le corps est excessif, en même temps que l'attention doit être sans cesse en éveil.

Si la paraison doit être convertie en un tube de verre, pour que le calibre en soit régulier, il importe que la cavité obtenue par le premier soufflage soit parfaitement cylindrique. L'ouvrier, tenant la paraison au bout de sa canne, la présente à un apprenti armé d'une tige à extrémité plate couverte de verre fondu. Le collage s'opère et, tandis que l'ouvrier se campe pour résister, l'apprenti s'élanche dans la direction opposée, pour ne s'arrêter que lorsque le tube est arrivé au diamètre voulu.

Qu'ils transforment leur paraison en sphère, en cylindre ou en tube, qu'ils soufflent à la bouche ou à l'air comprimé, les souffleurs-verriers font preuve d'un étonnant doigté. On dirait que leur toucher s'exerce au moyen de ce tube de fer massif au bout duquel se tord le verre incandescent.

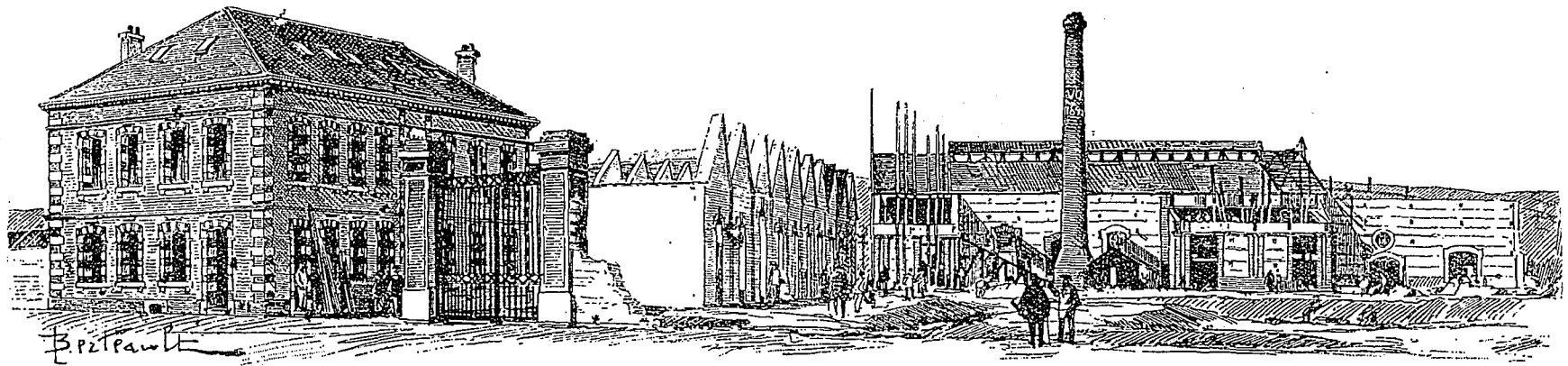
Avec une délicatesse incroyable ils saisissent les phases de son refroidissement et de son durcissement, ils se rendent compte exactement du degré d'épaisseur auquel ils sont parvenus, de l'amincissement qu'ils peuvent encore produire. Quand le manchon ou la boule est au point voulu, leur souffle s'arrête et le verre se fige, mince et fragile autant qu'ils l'ont désiré.

Ajoutons qu'ils n'exécutent eux mêmes que la partie délicate du travail, et qu'il est adjoint à chacun d'eux un ou plusieurs apprentis pour cueillir le verre et leur tendre, au bout de la canne, la paraison toute préparée.

... Mais nous avons intitulé cet écrit : La verrerie à vitres... Où sont les vitres en tout cela? — Le procédé ancien consistait à transformer en plateaux les paraisons sphériques, ouvertes au feu et développées par la force centrifuge : on découpait ensuite les larges disques ainsi obtenus. Les premières vitres romaines, celles que l'on a retrouvées à Pompéi, les œils-de-bœuf et les culs de bouteilles des vieux châteaux, les vitraux anciens des cathédrales, ont été ainsi fabriqués.

Aujourd'hui, ce sont les cylindres, dont nous venons de décrire sommairement le soufflage, qui servent à la fabrication des vitres. Ils sont détachés de la canne et posés sur des chevalets. Là, on coupe les deux extrémités, les deux calottes, au moyen d'un cordon de verre rouge.

Après refroidissement, ce manchon droit à bases circulaires est fendu au diamant suivant une génératrice, puis, après un chauffage gradué, déposé, la fente en haut, sur une table d'étendage que contient un four chauffé à la température de ramollissement du verre — la température rouge-cerise : bientôt le cylindre



LA VERRERIE OUVRIERE D'ALBI

s'ouvre de lui-même et il n'y a plus qu'à achever de l'aplanir en promenant un rabot de bois sur la surface.

Il faut enfin refroidir lentement la vitre (la *recuire*, pour employer l'expression technique) dans une carcasse *ad hoc* ; et, de quatre à huit heures après, on peut la découper pour la livrer au commerce. Le verrier passe la main au vitrier.

Quelques usines, telles l'usine Appert frères, où ont été exécutés nos dessins, fabriquent des vitres sans bouillons et sans défauts, très pures et très minces : elles sont employées par la photographie qui la transforme en plaques sensibles, et par les encadreurs qui en recouvrent les gravures, les aquarelles et les pastels.

Quant aux sphères, elles servent à plus d'usage qu'on ne peut le supposer au premier abord. Quelques-unes, argentées à l'intérieur, se métamorphosent en des boules qui sont l'orgueil des jardins de la banlieue parisienne. La plupart sont détaillées, découpées en rondelles. Et ces rondelles elles-mêmes, percées d'un trou, ornées d'un filet doré, deviennent des bobèches, à moins que, incurvées et serties sur les bords, elles ne fournissent des verres à nos montres.

Certains petits côtés de l'industrie du verre ont ainsi une importance tout à fait inattendue. On a peine à croire les statistiques quand elles nous apprennent que seize des deux cent cinquante verreries françaises se consacrent à peu près exclusivement à la spécialité des verres

de montre, et se bornent à gonfler des sphères et à les détailler. Et on regrette de ne trouver nulle part le chiffre, même approximatif, des myriamètres de tubes de verre qui sont annuellement fabriqués pour satisfaire à la consommation des laboratoires et pour alimenter l'industrie des thermomètres et celle des siphons d'eau gazeuse.

#### VERRERIE D'ALBI

C'est le 25 octobre que la Verrerie ouvrière d'Albi a été inaugurée ; mais on n'était pas prêt encore à y commencer la fabrication des bouteilles. C'est ce qui a fait dire à un chroniqueur parisien :

“ L'inauguration est un besoin nouveau de l'époque. Les journaux sont pleins de comptes rendus d'inaugurations. Inaugurer est l'acte par excellence des hommes au pouvoir. Les sages qui gouvernaient la Grèce légiféraient. Les consuls de Rome prenaient garde que la République ne pérît. Nos ministres inaugurent.

“ Les socialistes, qui aspirent à démolir plutôt qu'à édifier, ont peu d'occasions d'inaugurer... Sans doute, ils n'ont pas construit la Verrerie ouvrière d'Albi uniquement pour avoir le plaisir de l'inaugurer. Mais ils étaient si pressés de procéder à cette cérémonie qu'ils n'ont pu attendre que l'usine prolétarienne fut achevée.”

Il y a un an, Mme Dembour, dont le nom ne fut révélé que plus tard, faisait parvenir aux verriers de Carmaux un don anonyme de 100,000 fr. “ pour leur permettre de construire une usine et de conquérir leur indépendance.”

Depuis Mme Dembour est morte, mais M. Jaurès, député d'Albi et leader du socialisme, aidé de ses amis, a entrepris de trouver le complément de la somme nécessaire à la création, en face de la verrerie de M. Reséguier, d'une verrerie concurrente que dirigeront ses anciens ouvriers.

Son projet, consistant à créer une société anonyme au capital de 500,000 francs, divisé en actions de 100 francs, qui seraient toutes entre les mains des groupements ouvriers français (syndicats et coopératives) et des verriers eux-mêmes, a été adopté. Et, à force de multiplier les conférences et les exhortations de toutes sortes, M. Jaurès et ses amis sont parvenus à recueillir 210,000 francs au moyen de tickets de 4 centimes, véritables billets de loterie, que les syndicats ont placés parmi leurs adhérents.

La société anonyme de la Verrerie ouvrière se trouverait donc actuellement à la tête de 310,000 francs, si la construction n'en avait absorbé déjà 400,000.

La verrerie ouvrière occupera deux cent quatre-vingts ouvriers et employés.

## LA REINE WILHELMINE

La jeune reine des pays-Bas et sa mère, la reine régente, ont fait une station à Aix-les-Bains, en France, où leur arrivée a été l'objet d'une manifestation de respectueuse sympathie de la part de la population.

Entrée dans sa dix-septième année le 31 août dernier, la reine Wilhelmine est adorée par le peuple hollandais dont elle a su gagner les sympathies.

La reine Wilhelmine est la fille de Guillaume III d'Orange qui mourut, il y a six ans, après avoir épousé en 1879 la princesse de Waldeck Pirmont, qui prit immédiatement la régence en attendant la majorité de sa fille.

La jeune souveraine sera ce qu'on appelle vulgairement "un bon parti." Mais elle sera pourtant difficile à marier, car le peuple hollandais craint de lui voir épouser un prince allemand — question de voisinage — et d'autre part la constitution lui interdit d'épouser un prince qui ne soit pas de la religion calviniste. Son mariage sera donc un gros événement en Europe.

## MANTEAU POUR FILLETTE DE 10 A 12 ANS

(Voir gravure, page 357)

Le tissu employé est un drap "castor." Les devants sont droits, croisés de droite à gauche; le dos est également droit, de forme sac; col droit; manche tailleur avec un parement. Par dessus, une pèlerine s'ouvrant sur le devant et s'évasant en un grand col arrondi. Le tout est garni de piqûres. Petit chapeau de velours noir, avec biais autour de la calotte, pouf de plumes sur le côté gauche.

*Matériaux* : 6 verges de drap.

## CORSAGE DE THÉÂTRE

(Voir gravure, page 357)

Le corsage est en soie pékinée blanche et vert de gris, imprimée de petits bouquets de roses. C'est une sorte de blouse, garnie d'un fichu de mousseline de soie blanche bordé de dentelle. Les pointes du fichu



Wilhelmine, reine des Pays-Bas

sont arrêtées au-dessus de la taille sous deux petites oreilles de velours vert piquée d'une boucle de strass. Col de velours vert, collerette de dentelle. Manche froncée, ample dans le haut et collante dans le bas. Petite toque drapée en velours géranium, garnie de queues de paradis blanc.

*Matériaux* : 5 verges de soie pékinée; 1½ verges de mousseline de soie; 5 verges de dentelle; ½ verge de velours.

## CE QUI SE LÈVE

L'homme poli lève son chapeau.  
L'astronome lève la tête.  
L'extasié lève les yeux.  
Le malfaiteur lève l'oreille.  
Le délicat lève le nez  
Le buveur lève le coube.  
Le désespéré lève les bras.  
Le témoin lève la main.  
Le cheval lève la queue  
La danseuse lève la jambe.  
Le caissier lève le pied.  
Le cocher lève le fouet.  
Le marin lève l'ancre.  
La nourrice lève le sein.  
Le croque-mort lève le corps.  
L'homme de loi lève les scellés.  
Le machiniste lève le rideau.  
Le chien lève la patte.  
L'hercule lève les poids.  
Le topographe lève des plans.  
Le directeur de prison lève l'érou.  
L'orateur lève les masses.  
Le président lève la séance.

## LA MAIN

J'aime la blancheur de la main,  
Le doigt bien fin, l'ongle bien rose !  
La pâleur auprès du carmin,  
Repose.

Quand je vois une belle main,  
La nuit je la retrouve en songe,  
Et souvent tout le lendemain,  
J'y songe.

Et si quelque femme, demain,  
Me plaît et m'attire près d'elle,  
On pourra dire que sa main  
Est belle.

HENRI-CHS REID.



# HISTOIRE POPULAIRE

DE

# NAPOLEON 1<sup>ER</sup>

*Racontée par un Vieux Soldat.*

## CHAPITRE XXXV

1812

L'Empereur a vu avec une indicible joie les dernières files des colonnes ennemies s'éloigner et disparaître : il faut profiter de cette faveur inespérée de la fortune. Le 26 au matin, un escadron de la brigade Corbineau, auquel le premier officier d'ordonnance de l'Empereur, le colonel Gourgaud, avait montré le chemin, traverse la rivière à la nage, chaque cavalier portant un fantassin en croupe ; en attendant l'achèvement des ponts, la division Dombrowski passe sur trois radeaux.

La rive gauche est à nous ; les cosaques s'enfuient, chassés par nos troupes et par l'aspect des batteries établies sur les hauteurs de Stoudziancka. A une heure de l'après-midi, le corps du duc de Reggio défile sur le premier pont avec deux pièces de canon seulement, et, occupe le débouché des bois qui mènent à Borizow. Un peu moins de rapidité dans ce mouvement, il n'était plus temps ; le général Tschaplitz, ramené en toute hâte par les avis de ses cosaques, nous prévenait.

A quatre heures du soir, le génie livre le deuxième pont aux voitures. L'artillerie du duc de Reggio se hâte de rejoindre ce maréchal, aux prises avec l'ennemi, qu'il pousse sur Borizow. Deux cent cinquante bouches à feu et leurs caissons roulent sur le pont, les chevaux s'enfoncent sous le poids d'une si énorme charge : la présence de l'Empereur, les prodiges qu'elle inspire à nos pontonniers, à nos marins, à nos sapeurs, plongés jusqu'aux épaules dans l'eau glacée, triomphent de tous les obstacles.

La garde franchit le fleuve à son tour ; le duc d'Elchingen lui succède à Stoudziancka. Le jour disparaît ; Napoléon veille toute la nuit. Le duc de Reggio a battu



NAPOLEON BONAPARTE EN 1809

D'après la peinture de René-Théodore Berthou, en la possession de ses descendants, au Canada

Tschaplitz, mais les Russes se renforcent dans leur position; Ney va soutenir notre avant-garde, Mortier le suivra. Le vice-roi et le prince d'Eckmühl sont rappelés de la ville d'Orcho; le duc de Bellune, arrivé à Borizow, reçoit l'ordre de former l'arrière-garde à Stoudziancka pour faire face à Wittgenstein, qui peut paraître d'un moment à l'autre. L'Empereur a les yeux fixés sur le point important de Borizow, et charge un officier d'ordonnance d'observer tous les mouvements de l'ennemi au delà du pont.

Le 27, Napoléon voit avec peine que la foule des traîneurs n'ait pas profité de la nuit pour s'écouler, et qu'elle encombre encore les ponts; rien n'a pu arracher des bivouacs ces malheureux en proie à tous les besoins, et qui n'ont pas conservé leurs forces morales et physiques comme les soldats unis ensemble sous les armes, et soutenus les uns par les autres.

Le vice-roi a rejoint. Napoléon passe au milieu de sa vieille garde et se porte aux avant-postes du duc de Reggio. Il veut qu'au plus tard dans la matinée du lendemain, s'effectue le passage de l'armée entière. Eugène et le prince d'Eckmühl doivent franchir la rivière successivement; le duc de Bellune fermera la marche et achèvera de mettre la Bérésina entre les Français et Wittgenstein.

La nuit s'écoule dans de grandes inquiétudes sur le sort de la division Parthouneaux, laissée à Borizow par le duc de Bellune pour garder le chemin de Stoudziancka, le jour les augmente, et amène de bien plus graves sujets d'alarmes: Wittgenstein débouche sur Borizow; il a opéré sa jonction avec l'avant-garde de Kutusoff aux portes de cette ville, et Tchitchagoff est le maître de rétablir le pont de Borizow pour communiquer avec Wittgenstein et le feld-maréchal.

Au point du jour, l'ennemi engage deux batailles sur les deux rives de la Bérésina Tchitchagoff vient d'attaquer le duc de Reggio; l'Empereur vole à ce dernier, qu'on emporte blessé de nouveau, et lui donne pour successeur le maréchal Ney, qu'appuie en arrière le duc de Trévis.

De l'autre côté du fleuve, le duc de Bellune est aux prises avec Wittgenstein. Bientôt un affreux désordre se répand sur le pont, où la foule des combattants se précipite avec fureur; les chevaux fléchissent, et il faut les réparer, il faut ouvrir le passage aux ordres que Napoléon transmet pour soutenir les deux luttes sanglantes auxquels il préside avec sa fermeté ordinaire.

Jusqu'au moment de sa blessure, le duc de Reggio



Le passage de la Bérésina

avait repoussé avec vigueur les efforts de Tchitchagoff pour l'écarter sur la Bérésina ; le maréchal Ney a chargé la défensive en une brillante offensive : l'action n'en est devenue que plus longue et plus acharnée. Enfin l'ennemi ayant fait avancer ses réserves, le cinquième et le troisième corps, que l'Empereur lui-même avait placés derrière le duc de Reggio, prennent part au combat. On vit alors les cuirassiers du général Doumerc, lancés sur les Russes à l'instant où la légion de la Vistule marchait contre leur centre à travers un bois, enfoncer successivement six carrés d'infanterie.

Vers dix heures du soir, convaincu de l'inutilité de ses attaques et de sa résistance, l'ennemi nous abandonne la victoire et un grand nombre de prisonniers. Cepen-



Les cuirassiers du général Doumerc

dant, après avoir donné la première impulsion à cette affaire et assuré le succès de ses armes, l'Empereur quitte son quartier général où, placé, à la tête de sa garde, entre les deux rives, il dirige tous les mouvements. Il a hâte de se rapprocher de Victor, qui, ayant sa gauche au fleuve et protégée par un ravin, lutte avec six mille soldats contre les trente mille hommes de Wittgenstein.

Menacé d'être forcé ou enveloppé dans cette position difficile, Victor s'est concentré plus près du point de passage pour en défendre l'accès ; mais une batterie russe, portée jusque sur le bord de la rivière, écrase à la fois les braves qui combattent et la multitude inerte confusément entassée à l'entrée des ponts. Il parvint à faire reculer cette batterie meurtrière ; mais elle n'en a pas moins causé un désastre affreux parmi cette foule de malheureux qui, au lieu de céder à l'épouvante, auraient

affronté le fer de l'ennemi, et résisté à la rigueur de la saison, s'ils eussent conservé leurs rangs et leurs armes comme l'avaient fait leurs intrépides défenseurs.

Dans le cours et au plus fort de l'action, Fournier, Latour-Maubourg, à la tête de la cavalerie, avaient percé le centre de la ligne ennemie, et ces charges vigoureuses sauvèrent le faible corps d'armée : réduit à quelques cents chevaux, le 7<sup>e</sup> régiment de cuirassiers, commandé par le colonel Dubois, se précipita sur un carré de sept mille Russes.



L'armée dans les plaines enneigées de la Russie

Le duc de Bellune couronna la belle conduite de ses troupes dans cette affaire par une action qui en était digne : rappelé le soir de la position de Stoudziancka, il eut la constance d'y demeurer toute la nuit, afin de donner aux isolés qui restaient encore sur le rivage le temps d'échapper au fer de l'ennemi. Le lendemain, un peu avant le jour, il fit son mouvement, emmenant ses blessés, ses bagages, son artillerie ; à huit heures du matin, le général Eblé brûla les ponts qu'il avait construits, et mit cette barrière entre les Russes et les Français.

Dans le passage de la Bérésina, en présence et malgré les efforts de trois armées qui avaient juré de le fermer ; dans les deux batailles livrées avec des chances si inégales du côté des Français, que leur prodigieux affaiblissement et leur situation presque désespérée semblaient condamner à une ruine entière, tout était un sujet de

triomphe ; la seule division Parthouneaux, égarée dans sa route pendant la nuit, avait succombé devant Wittgenstein.

Des quatre-vingt mille hommes qu'il avait sur les bords de la Bérésina, Napoléon en ramène soixante mille qu'il dirige vers Zemblin, où le vice-roi l'a précédé, ensuite vers Kamen ; dès lors nous n'avons plus affaire qu'à des cosaques qui se signalent toujours par une prompte fuite à l'aspect de quelques soldats français. Malodezeno et Smorgoni offrent à l'armée des ressour-



Savary, voyez donc ce que peut être cet objet tout noir que je vois flotter sur l'eau ?

ces dont sa détresse lui fait sentir le besoin bien pressant. On approche de la Wilia, où déjà le corps bavarois du général de Wrède est venu s'emparer de la position prescrite.

Napoléon voudrait retenir un peu l'armée derrière la ligne que forme cette rivière : il transmet en conséquence ses ordres au vice-roi, et consacre deux jours à prendre les autres dispositions nécessaires. L'Empereur appelle à lui une partie des immenses provisions rassemblées sur ce point par les soins du duc de Bassano. A Malodezeno, on reçoit quatorze estafettes de Paris : on envoie pour réponse le terrible bulletin du 3 décembre. Depuis vingt et un jours, tout le monde ignorait le sort de la grande armée.

Pendant Heudelet approchait du Niémen avec dix

mille hommes, et Loison arrivait de Wilna avec un égal nombre ; mais tous deux ne viennent que pour prendre leur part des malheurs de l'armée, s'il convient désormais de donner ce nom à un débris confus d'hommes accablés par la faim, par la soif, par un froid d'une rigueur excessive, même en Russie.

L'Europe est derrière nous et peut fermer la route ; la France va éprouver une commotion profonde à la nouvelle de nos désastres : il faut les réparer promptement pour ne pas laisser aux Russes le temps de s'avancer jusqu'au Rhin, en se grossissant peut-être des forces de nos alliés, devenus tout à coup nos ennemis ; il faut aller chercher d'autres soldats, et c'est à Paris qu'on doit les demander et les obtenir.

La nation, toujours pleine d'enthousiasme pour la gloire, et soutenue du sentiment de ses ressources, ne refusera rien à Napoléon présent et se montrant supérieur à une si grande adversité.

Il part de Smorgoni le 5 décembre, après avoir confié son projet à ses lieutenants : le commandement de l'armée est remis au roi de Naples. Cette résolution n'a pas manqué de censeurs, quoiqu'elle ait été dictée par le premier devoir d'un prince. Personne n'a exprimé la vérité à cet égard avec plus de franchise et de justice que le colonel Boutourlin, aide de camp de l'empereur de Russie :

« Napoléon, dit-il, n'était pas seulement le chef de l'armée qu'il quittait, mais, puisque les destinées de la France entière reposaient sur sa tête, il est clair que dans cette circonstance il était moins impérieux d'assister à l'agonie de son armée que de veiller à la sûreté du grand empire qu'il gouvernait. » Napoléon se justifie encore mieux par quelques-unes de ces paroles que la raison rend irrésistibles : « Je suis plus fort, dit-il alors, en parlant du haut de mon trône, aux Tuileries, qu'à la tête d'une armée que le froid a détruite. »

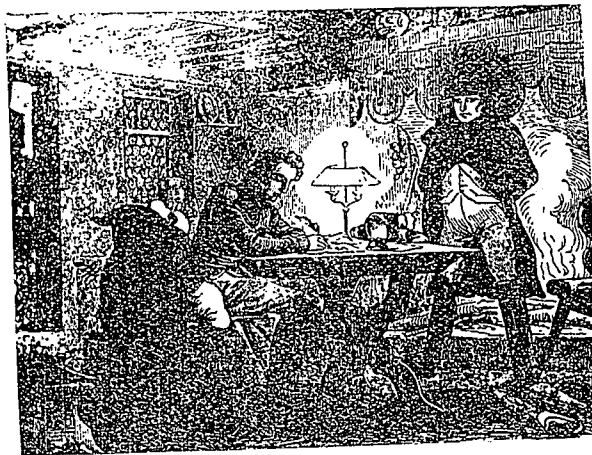
Rassuré par les approvisionnements que le duc de Bassano vient de lui envoyer, par les renforts qui arrivent successivement, par les armées du duc de Tarente et du prince de Schwartzenberg, qui sont encore imposantes, il a résolu de rallier l'armée à Wilna et de faire du Niémen une barrière que les ennemis ne pourront franchir.

Ses ordres au prince Berthier, datés de Bichitza le 5 décembre, attestent sa profonde sollicitude, ainsi que l'étendue de sa prévoyance ; et quand on considère ce qui restait de ressources sur les lieux, en matériel et en hommes, si l'hiver n'avait pas dérangé tous les calculs ;

quand on ajoute à ces ressources toutes celles que le génie de Napoléon enfanta depuis son retour à Paris jusqu'à l'ouverture de la campagne, on ne saurait douter que cet immortel capitaine ne dût se trouver prêt beaucoup plus tôt que ses adversaires, ressaisir la victoire, et dicter encore la paix, avant que la ligue du continent pût éclater contre lui.

Mais, la nuit même de son départ, un froid de 28 degrés vint mettre le comble à tant de désastres.

Napoléon, accompagné du grand écuyer Caulaincourt, de Duroc, du comte de Lobau, faisait la plus grande diligence. Il faillit être pris par un pulsok de cosaques aux



Berthier écrivant sous la dictée de Napoléon

ordres du partisan Sesslaven. Son étoile le sauva. Arrivé à Wilna avec le duc de Bassano, qu'il avait trouvé à Miedniki, l'état de ses magasins, qui renfermaient des munitions de toute espèce pour cent mille hommes pendant quarante jours, lui causa la plus grande satisfaction.

L'Empereur se rendit de cette ville à Varsovie, de Varsovie à Dresde, où il courut le risque d'être arrêté par suite des menées des agents anglais résidant à Vienne, sous les yeux de ce vénérable roi de Saxe, dont l'honorable fidélité venait d'accueillir avec tant de loyauté le prince à qui il devait sa couronne.

Le 15, Napoléon expédie de Dresde des courriers à son armée, à son beau-père, au roi de Prusse, et prend

la route de Leipsick et de Mayence ; le 19, après quatorze jours du voyage le plus rapide et le plus secret, il embrassait, dans la nuit, sa femme et son fils au palais des Tuileries.

Pendant qu'il ressaisissait les rênes de l'Empire, la rigueur de la saison semblait augmenter encore, chaque jour, dans la Lithuanie ; et dès lors il n'est plus de termes pour exprimer la souffrance et la profonde désorganisation du reste d'hommes qu'on pouvait appeler les ruines de la grande armée. Il y eut à Wilna, comme à Smolensk, des désordres déplorables dans la distribution des vivres ; les magasins, les hôpitaux, furent également envahis. Enfin quelque régularité s'établit à la voix des chefs.

Tous ces malheureux soldats, encore en armes, et la foule qui les accompagnait, commençaient à s'applaudir de pouvoir prendre quelque repos sans avoir à redouter les cosaques, quand tout à coup paraît l'avant-garde de Kutusoff. Loison, de Wrède, réduits, l'un à deux mille hommes par les combats, l'autre à trois mille par le froid seul, retardant avec courage l'approche de l'ennemi. Si le roi de Naples, conservant son ancienne activité, eût donné des ordres, la garnison de la ville et la garde impériale pouvaient défendre Wilna pendant plusieurs jours, quoiqu'on n'y eût pas achevé les travaux tant de fois recommandés par l'Empereur. Murat ne fit rien qui fût digne d'un lieutenant de Napoléon.

Ney, toujours le héros de la retraite depuis Smolensk, mais entouré d'une poignée de braves seulement, ne céda qu'en combattant sans cesse contre les cosaques de Platoff, la ville et les magasins que nous n'avions aucun moyen d'évacuer. Une foule de français, que rien n'avait pu arracher des asiles ouverts à leur détresse, succombèrent sous la barbarie des cosaques, et surtout sous la barbarie des juifs : plus cruels encore que les cosaques, ces derniers jetaient par les fenêtres leurs hôtes infortunés pour qu'ils périssent de froid ou fussent égorgés !

Au sortir de Wilna, le défilé de Ponary, devenus presque impraticable à cause du verglas, fut témoin de nouveaux désastres, mais aussi de traits de courage qui continrent longtemps l'avant-garde russe. Dans cette extrémité, le maréchal Ney fit distribuer à la garde le trésor de l'Empereur. Ce dépôt, confié à l'honneur militaire, fut fidèlement rapporté à la caisse de l'armée par chacun des dépositaires, à leur retour en France.

A Kowno, les mêmes revers, et quelques prodiges de valeur encore plus admirables qu'à Wilna. Il n'existe

plus aucune ombre de la grande armée, tout a disparu ! Ney seul, avec ses aides de camp, entre dans la ville ; elle contenait une garnison de trois cents Allemands, et quatre cents hommes aux ordres du général Marchand : il en prend le commandement.

Les Russes attaquent par la porte de Wilna ; Ney y court ; ses pièces sont enclouées, ses artilleurs en fuite. Il appelle les Allemands ; la mort de leur chef blessé, qui se brûle la cervelle, les met aussi en déroute. Il veut en vain les rallier ; alors, ramassant leurs fusils, secondé de quelques officiers seulement, il ose affronter l'ennemi.

Gérard accourt avec trente hommes, et fait avancer deux pièces d'artillerie légère ; à l'aide de ce faible secours, Ney, redevenu grenadier, résiste aux Russes ; et tandis que Marchand vole, accompagné de son bataillon de recrues polonaises, au pont de Kowno pour reprendre le passage dont l'ennemi s'est emparé, lui, à la tête d'une poignée de combattants, se maintient jusqu'à la nuit à la porte de Wilna, traverse Kowno et le Niémen, et atteint l'autre rive.

Marchand, de son côté, repoussé vers la route de Wilkowi, inondée de Cosaques, se jette sur la droite dans les forêts prussiennes. Murat, parvenu à Gumbnen, dirige les restes des corps sur les différentes villes qui bordent la Vistule ; mais le passage subit de l'atmosphère à une température plus douce, éprouvant tout à coup les soldats, cause la mort des hommes les plus robustes qui avait soutenu jusque-là les rigueurs d'un climat de fer.

Cependant une suspension d'armes venait d'être conclue secrètement, à Taurogen, entre le général russe Diebitch et le général prussien Yorck, placé sous les ordres de Macdonald. Ce dernier, abandonné furtivement dans Tilsitt, le 31 décembre, s'était vu réduit à neuf mille hommes, et hors d'état de continuer les succès qu'il avait jusqu'alors obtenus sur les Russes. Il poursuit sa retraite sur Königsberg.

Cette défection si inattendue, quoique tramée de loin, livrait aux ennemis la rive droite de la Vistule. Aussi le roi de Naples fut-il obligé de transporter son quartier général de Königsberg à Varsovie, et ensuite à Posen ; il était maintenant impossible que l'armée attendit sur les bords du Niémen, et même sur ceux de la Vistule, les renforts qui lui arrivaient de l'intérieur. D'ailleurs, une autre perfidie se préparait : le prince de Schwarzenberg, qui avait si mal servi Napoléon victorieux, ne devait pas rester fidèle à Napoléon trahi par la fortune.

Les Russes, libres désormais de tous leurs mouvements, s'étaient peu hâtés de profiter de leurs avantages. Murat ranimé par leurs lenteurs et par la présence de Macdonald, dont la jonction avec Heudelet avait doublé les forces, parut un moment vouloir reprendre l'offensive ; mais le lendemain, 16 janvier 1813, malgré les ordres formels de Napoléon, il abandonna l'armée à elle-même.

L'armée ne pouvait rester sans chef ; dès le 17, le vice-roi en prit le commandement. Ce prince, qui, pendant toute la campagne, avait montré autant de sang-froid que d'héroïsme, déploya une habileté qui manquait à Murat ; il arrêta le mouvement rétrograde, rétablit la discipline, réunit les troupes, et leur donna le temps de se reposer et de se refaire.



Ney et quelques grenadiers tenant l'ennemi en échec

Un armistice, conclu avec l'ennemi par Schwarzenberg, laissait le corps de Reynier exposé seul aux coups des Russes, et vint jeter de nouvelles difficultés dans notre position, qui commençait à s'améliorer ; elles s'augmentèrent par le départ du feld-maréchal pour la Galicie, conformément aux instructions de sa cour. Pour comble de malheurs, la cavalerie saxonne avait été entraînée dans le mouvement des Autrichiens en Bohême.

Quoique dénué du secours de cette arme, Eugène fit sa retraite avec ordre pour la Prusse : le 21 février, il occupait Berlin, après avoir brûlé les ponts de Crosen et de Francfort-sur-l'Oder.

Ainsi se termina l'expédition de Russie, qui a fourni à l'histoire de la guerre ses pages les plus funèbres. Il

reste à décrire des infortunes non moins funestes à la France, mais plus solennelles pour son héros ; car l'Europe n'est plus secrètement conjurée contre le distributeur d'une partie de ses trônes, contre le prince que l'héritier de l'antique maison de Habsbourg a choisi pour gendre, l'Europe tout entière s'est hautement déclarée contre le grand homme qui en quinze années a élevé sa patrie au-dessus de tous les Etats de l'univers.

Mais cependant, quelle que soit l'immensité des périls qui vont assiéger Napoléon, il est plus facile de les dépeindre que de retracer l'imperturbable constance qu'il sut leur opposer jusqu'au dernier moment de sa vie, à jamais glorieuse pour la France.

(A suivre)



AUSTERLITZ

Nous rapporterons ici quelques anecdotes et incidents qu'évoquent ce nom glorieux pour Napoléon et la grande armée.

Le 1er décembre, veille de la bataille d'Austerlitz, l'Empereur disait à ses aides-de-camp et aux officiers de son état-major :

— Messieurs, je ne saurais trop vous recommander d'examiner le terrain, parce que demain vous aurez à le parcourir plus d'une fois.

Puis il fit immédiatement placer, à force de bras, une batterie de douze pièces de campagne sur un petit mamelon isolé qui dominait le front de l'armée russe ; comme on ne put y traîner de caissons, il voulut qu'on amassât derrière chacune de ces pièces deux cents gargousses, en disant :

— Ce ne sera pas trop car je compte bien leur donner de la *tablature*.

\* \*

Le moment d'après, Napoléon était irrité ; il témoignait sa mauvaise humeur en frappant de la pointe de sa cravache les petites mottes de terre éparses sur son chemin.

La sentinelle du poste qu'il venait de dépasser l'avait écouté sans affectation. Elle était restée immobile après avoir présenté les armes, et l'Empereur avait si peu fait attention à ce mouvement qu'il n'avait pas même rendu le salut d'usage, chose qu'il n'oubliait jamais. Il continua sur le même ton.

— Mais, à les croire, il semble qu'ils n'ont qu'à nous avaler !

— Oh ! oh ! grommela alors le vieux soldat sans changer de position ; nous nous mettrons en travers.

Ce mot, devenu historique, fit sourire Napoléon et le calma.

— Tu as raison ! dit-il au factionnaire avec un signe de tête approbatif ; oui... nous nous mettrons en travers.

### LE PETIT CAPORAL

Arrivé à son quartier-général, il ne s'occupa plus que des dispositions à prendre pour la bataille qu'il comptait livrer le lendemain, et le soir il fit publier une proclamation qui électrisa toute l'armée.

Un peu avant minuit, Napoléon, voulant juger de l'effet qu'avait pu produire sa proclamation, s'adressa à Duroc et à Junot en leur disant :

— Mettez une redingote sur vos uniformes, et venez avec moi : je veux voir si tout est en ordre... Messieurs, dans les grandes occasions, rien n'est tel que l'œil du maître.

Il faisait un froid de *plusieurs loups*, pour nous servir de l'expression de Junot, dont la gaiété originale ne s'était pas encore démentie depuis le siège de Toulon ; mais personne ne songeait à la rigueur de la saison. Le feu des bivouacs était entouré par ces valeureux soldats que plus tard on devait qualifier du nom de *grognards*, réputés aujourd'hui les premiers et les plus braves du monde.

Les vieux grenadiers causaient ou chantaient en *astiquant leur fournement* pour le lendemain. Quelques-

uns racontaient de belles campagnes d'Italie et les merveilleuses campagnes d'Égypte ; les autres parlaient de Marengo. Quant à Napoléon, enveloppé dans sa redingote grise, il avait passé et repassé inaperçu derrière ces groupes, en écoutant les conversations et en prenant fréquemment du tabac, lorsque tout à coup, arrivé près d'un bivouac dont le feu plus ardent vint à éclairer son visage pâle et fatigué, un caporal occupé à mettre une pierre neuve à son fusil l'aperçoit et s'écrie en reculant de deux pas :

— Tiens ! le Petit-Caporal !

A cette exclamation, tous lèvent la tête : *L'Empereur ! ...* répètent-ils. *Vive l'Empereur !* répondent les soldats du bivouac voisin.

Et sur toute la ligne, dans les tentes et jusqu'aux postes avancés, partout le cri de *vive l'Empereur !* est porté, d'échos en échos, jusqu'au centre de l'armée russe, pour qui ce hurra est un sinistre avertissement.

Chaque soldat veut voir son Empereur ; les feux deviennent déserts et s'éteignent ; la nuit la plus sombre succède à la clarté douteuse à la faveur de laquelle Napoléon avait pu se guider ; mais, par une inspiration générale et instantanée, les soldats afin d'éclairer sa marche, imaginent de rouler la paille sur laquelle ils couchent, et l'attacher comme un flambeau au bout de leurs baïonnettes.

Aussitôt que quelques-uns ont accompli ce dessein, tous les bivouacs imitent cet exemple, et plus de cinquante mille fanaux ainsi allumés montrent à Napoléon son armée debout devant lui ; et tandis que les brandons enflammés s'agitent dans l'air, d'enthousiastes acclamations continuent de l'accueillir sur son passage.

Ce fut alors qu'un des plus anciens grenadiers du premier régiment s'approcha de Napoléon, et faisant allusion à sa proclamation, lui dit en le regardant fixement :

— Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer ; je te promets au nom de tous mes camarades, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux des Russes, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement.

— Ce sera notre bouquet ! s'écria un sous-officier.

— Oui ! oui !... Vivent l'Empereur ? reprit avec cet accent qui part du cœur tous les soldats qui l'entouraient.

— Ah ! tu veux de la gloire ! dit un autre ; eh bien ! demain on t'en... *flanquera*. Sois tranquille, on t'en... *flanquera*.

Napoléon vivement ému, ne chercha pas à les éloigner, car il était facile de lire dans ses yeux combien ces preuves d'amour lui étaient précieuses.

— Assez, mes amis ; assez, mes braves, leur dit-il. Depuis longtemps vous m'avez appris à compter sur vous.

Quant à Duroc et à Junot, ils ne pouvaient que pleurer en cherchant à serrer à la fois toutes les mains des officiers-généraux qui leur étaient tendues.

\* \*

— Que marmottes-tu tout bas ? demanda Napoléon en s'approchant doucement d'un vieux grenadier, auquel il tira une moustache qui peut-être n'avait pas été coupée depuis le passage des Alpes.

Ce soldat tenait comme ses camarades une torche de paille, dont le reflet éclairait sa figure brune, partagée horizontalement par une énorme cicatrice :

— Je dis... je dis...

— Répète-moi ce que tu as dit, je te l'ordonne.

Alors le soldat, foulant aux pieds son brandon de paille enflammé afin de l'éteindre plus vite, reprit avec un accent de sensibilité mêlée de rage comique.

— Eh bien ! mon Empereur, je dis que j'aurai un fameux malheur si je ne me fais pas tuer demain pour vous obliger... Napoléon fit un mouvement. — A moins cependant qu'un ordre du jour défende de se faire tuer, parce qu'alors, voyez-vous, Sire, tout le tremblement... les Russes... enfin...

Ce soldat l'œil en feu, les mains agitées d'un frémissement convulsif, ne savait plus que dire. Napoléon, qui avait lâché sa moustache, lui prit l'oreille, et, avec ce sourire d'ineffable bonté qui n'appartenait qu'à lui l'interrompit en disant :

— Tais-toi !... Tu ne sera pas tué, je t'en réponds... Je ne veux pas que tu sois tué, je te le défends.

Et de nouvelles acclamations s'élevèrent de toutes parts.

La nuit était déjà avancée, mais le ciel était splendidement étoilé. Napoléon rentra à la chétive cabane que ses grenadiers lui avaient construite ; avant de prendre un peu de repos, il dit avec émotion aux chefs de corps dont il était entouré :

— Messieurs, cette soirée est la plus belle de ma vie.

\* \*

Des hauteurs d'Austerlitz, les empereurs d'Autriche et de Russie voient la défaite de leurs gardes, et tentent

d'envoyer des secours ; mais Bernadotte s'avance à son tour, et la victoire n'est plus douteuse.

Un corps considérable de l'armée russe, qui avait été successivement chassé de toutes ses positions, se trouvait en ce moment dans un bas-fond, acculé à un lac glacé. Napoléon se porte de ce côté avec l'artillerie légère de la garde :

— Sire, faut-il les mitrailler ? demande Berthier.

— Il faut les anéantir tous, répond l'Empereur.

Aussitôt les pièces, au lieu d'être dirigées sur cette masse de soldats, sont pointées sur la glace. Bientôt les boulets et les obus la brisent par larges morceaux sur lesquels des compagnies entières flottent un instant et s'abîment ensuite. Plus de dix mille hommes périssent ainsi, en poussant d'horribles cris et en maudissant les imprudents souverains qui les avaient ainsi exposés à la colère française. Pendant ce temps, Berthier faisait remarquer à l'Empereur le mal épouvantable que l'artillerie faisait à l'ennemi. Napoléon murmura à voix basse :

Je n'oublierai jamais que c'est dans ce corps que j'ai commencé ma carrière. L'artillerie sera désormais la première arme de l'armée française ; mais il faut déplorer le sort de ces braves, qui méritaient d'avoir des chefs plus habiles.

A peine achevait-il de parler, qu'hommes, chevaux, canons, caissons, étaient engloutis.

Ainsi finit cette bataille, véritable combat de géants, selon l'expression du 30e Bulletin de la grande armée ; bataille que les soldats ont appelée longtemps la bataille des trois empereurs, que d'autres nommaient la bataille de l'anniversaire, et qui a gardé le nom de bataille d'Austerlitz, que Napoléon lui imposa lui-même.

Tout le monde avait fait son devoir. En recevant les rapports des chefs de corps, l'Empereur s'écria dans l'excès de son ravissement :

— Il me faudrait une puissance plus qu'humaine pour récompenser dignement tous ces braves !

\* \*

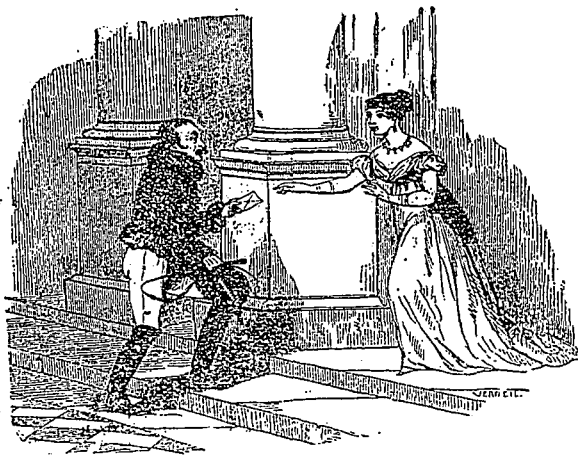
Le général Vallhubert, renversé par un éclat d'obus qui lui brisa la cuisse, voyant des soldats accourir pour l'enlever, leur avait crié :

— Arrêtez ! mes amis ; souvenez-vous de l'ordre du jour : vous me relèverez après la victoire.

Le fusilier Carpentier, du 41e de ligne, blessé mortellement, ne voulut jamais que ses camarades le portassent à l'ambulance :

— Vous n'y pensez pas, disait-il ; j'aime mieux mourir sur un champ de bataille que dans les mains des carabins : au moins je serai sûr de n'être pas enterré en détail.

Le grenadier Trigaud, du 47e, atteint d'un biscaien qui lui traversa la poitrine de part en part, demande à l'issue de la journée, au chirurgien qui s'appêtait à lui donner ses soins, s'il croit qu'il vivra jusqu'au lendemain. D'après la réponse indécise de ce dernier, qui n'ose lui dire toute la vérité, Trigaud ajoute d'un ton philosophe :



L'Impératrice s'élançait à la rencontre du courrier

— Sacrédié ! c'est contrariant de mourir aujourd'hui ; demain ça m'eût été égal.

\* \*

Le soir même de la bataille d'Austerlitz, Napoléon avait expédié à l'Impératrice le courrier de son cabinet, Moustache, pour lui annoncer la nouvelle. Joséphine était alors aux Tuileries. Tout à coup, à onze heures du soir, on entend au loin un bruit de grelots mêlé aux claquements d'un fouet de poste.

— C'est un courrier que m'envoie Bonaparte ! s'écrie Joséphine en s'élançant vers une fenêtre qu'elle ouvre avec précipitation. En même temps, les mots de victoire, d'Empereur, d'Austerlitz, répétés par une foule de servi-

teurs du palais, retentissent à son oreille. Impatiente, elle s'élançait et arrive presque seule sur le perron du grand vestibule. Là, Moustache couvert de givre, le visage crispé par le froid, lui remet un billet de Napoléon et lui apprend la grande nouvelle. Ivre de joie, Joséphine la lui fait répéter.

— Oui, Madame, reprend Moustache avec emphase, c'est fini. Sa Majesté l'Empereur et roi a vaincu et enfoncé tous les empereurs du monde, toutes les forteresses, tous les drapeaux possibles, leurs canons avec armes et bagages et n'importe quoi !...

L'Impératrice souriait ; elle tira de son doigt un magnifique brillant qu'elle donna à Moustache, en lui disant d'une voix pleine d'émotion :

— Tenez, voilà pour vous. La France va être bien heureuse. Allez vous reposer, vous devez en avoir grand besoin.

— Impossible ! Madame ; S. M. l'Empereur et Roi m'a ordonné de venir le rejoindre à Vienne en me disant : "Moustache, cours sans t'arrêter jusqu'aux Tuileries et reviens ici de même, parce que j'ai quelque chose à te faire porter à Constantinople après : va ! te dis-je, tu embrasseras ta femme une autre fois."

Joséphine sourit encore, et faisant au scrupuleux messager un signe de tête bienveillant :

— Adieu donc, reprit-elle, car il faut avant tout que les ordres de l'Empereur soient exécutés.

Le brave Moustache, ancien brigadier des guides d'Italie et d'Egypte, avait fait trois cent soixante lieues d'une seule traite ; depuis Austerlitz, il n'avait pas quitté les étriers. Lorsqu'il changeait de monture, quatre hommes l'enlevaient avec sa selle et le portaient ainsi, comme Sancho Pança à son entrée dans l'île de Barataria, sur un autre cheval qui repartait au galop. Il n'y avait qu'un instant qu'il avait pris congé de l'Impératrice, lorsqu'on l'entendit se plaindre et proférer des imprécations.

— S'il faut que je me repose un quart d'heure à Paris, s'écria-t-il, je suis un homme déshonoré, je me brûle la cervelle !

Et, de désespoir, il s'arrachait les cheveux. Joséphine inquiète du bruit qu'elle entend, envoie savoir ce qui se passe. On revint bientôt la tranquilliser. C'était Moustache : il venait d'enfourcher le cheval confié à la garde du factionnaire du pavillon de l'Horloge, et comme il avait sans doute moins ménagé celui-là que les autres, l'animal était tombé raide mort, dès les premiers pas dans la cour des Tuileries.

TOILETTES DE MARIAGE

Voir gravure, page 341.



Manteau pour fillette de 10 à 12 ans.

TOILETTES DE MARIAGE

I. — Robe de satin gris argent velours de fantaisie même teinte. La jupe en satin

est ornée sur le devant d'un grand triangle de velours. Corselet de satin lacé dans le dos. Blouse de velours, drapée dans une bande de satin garnie de boutons anciens en strass. Col droit en satin avec pointes. La manche est mi-partie satin, mi-partie velours, avec dépassant de dentelle. Petite capote toute en fleurs, avec aigrette.

Matériaux : 12 verges de satin, 4 verges de velours.

II. — Robe de jeune fille, en crêpe de Chine turquoise. Jupe unie. Blouse fermée sous le bras et à l'épaule, à gauche. Le devant est ouvert sur un empiècement de satin blanc voilé d'une belle guipure d'Irlande ; petite broderie d'argent autour du col. La manche est garnie à l'épaule d'un volant très ample. Ceinture en crêpe de Chine. Chapeau de velours noir, garni d'une draperie de mousseline de soie bleue agrafée par un beau motif acier et perles. Bouquets de plume.

Matériaux : 7 verges de crêpe de Chine, 1/2 verge de satin ; 1/3 de verge de guipure.

III. — Robe de velours vert "buis". — Jupe unie. Blouse de crêpe de Chine "Nil". Jaquette de velours à devants droits, d'un volant de dentelle venant de l'intérieur et se rabattant sur la veste ; deux nœuds en ruban de satin blanc sont posés sur la poitrine. Col évasé doublé de dentelle. Manche collante garnie d'un jockey et d'une manchette de dentelle. Ceinture de satin glycine, chapeau de tissu d'or avec grand nœud de papillon en velours glycine et aigrette.

Matériaux : 14 verges de velours ; 2 verges de crêpe de Chine ; 5 verges de dentelle ; 1 verge de satin glycine ; 3 verges de ruban de satin blanc.

IV. Corsage pour robe de contrat. — Jupe de satin rose. Corsage de satin rose, voilé en partie par la mousseline de soie rose. Un ruban de satin rose passe dans le haut du corsage et fournit deux choux sur la poitrine. Deux volants de taffetas rose plissé forment manches. Ceinture en ruban de satin rose. Pouf de plumes blondes dans les cheveux. On peut composer un joli camaïeu enchâssé dans un rose différent par chaque tissu.

Matériaux : 12 verges de satin ; 5 verges de ruban ; 5 verges de mousseline de soie ; 1 1/2 verges de taffetas.

V. — Toilette de mariée. — Robe de satin blanc, avec festons de fleurs d'oranger dans le bas et choux de mousseline de soie sur les côtés. Corsage recouvert de mousseline de soie drapée ; un double coquillé part de l'épaule où il fait un nœud et vient en mourant à la taille. Petit bouquet à la ceinture, à droite. Col droit avec collerette de mousseline de soie, Manche collante, évasée dans le bas et garnie d'une ruche de mousseline de soie.



CORSAGE DE THEATRE

Longue traîne par derrière. Voile de tulle drapé dans une mignonne couronne de fleurs d'oranger.

Matériaux : 18 verges de satin ; 4 verges de mousseline de soie.



# La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES

—  
SECONDE ÉPOQUE.

Le récit est continué par Marian  
Halcombe.

VIII

Elle voyageait dans la nuit, passa sous la fenêtre où je me tenais, et s'arrêta juste en face de celle de ma chambre à coucher, laquelle se trouvait éclairée par le flambeau que j'avais laissé sur la table de toilette.

L'étincelle, pendant un instant, demeura stationnaire; puis je la vis s'en retourner dans la direction du chemin qu'elle avait pris pour venir. Comme je tâchais de ne pas la perdre de vue, j'aperçus une seconde étincelle rouge, plus forte que la première, et qui s'en rapprochit peu à peu.

Toutes deux se rencontrèrent dans l'obscurité. Me rappelant qui fumait des cigarettes, et qui des cigares, je conclus immédiatement que le comte était sorti le premier pour venir aux aguets sous ma fenêtre, et que sir Percival, ensuite, l'avait rejoint; ils avaient dû tous les deux marcher sur la pelouse, — sans quoi, j'aurais entendu, bien certainement, les pas pesants de sir Percival, encore que, même sur la table, la marche féline du comte eût bien pu m'échapper.

Je demeurai paisiblement à la croisée, certaine que dans cette pièce sans lumière, ni l'un ni l'autre ne pouvait me voir.

—Qu'y a-t-il donc ? disait sir Percival dont je reconnus la voix, bien qu'il en

baissât le ton. Pourquoi ne revenez-vous pas ! Le moment est arrivé de causer à notre aise !

—Je voudrais que cette fenêtre cessât d'être éclairée, répondit le comte fort doucement.

—En quoi vous gêne cette lumière ?

—Elle me dit que tout le monde n'est pas couché. Or "la personne" est assez rusée pour soupçonner quelque chose, et assez hardie, si elle en avait la chance, pour descendre et venir écouter... Un peu de patience, Percival, un peu de patience !

—Ah ! bah !... vous ne parlez jamais d'autre chose.

—Le moment est venu où vous ne me ferez plus de reproche. Vous êtes, mon bon ami, au bord d'un précipice domestique ; et si je vous laisse donner une chance de plus à ces femmes, ma parole d'honneur, elles vous y jetteront la tête la première !

—Que diable voulez-vous dire ?

—Il sera temps de s'expliquer, Percival, quand cette fenêtre ne sera plus éclairée, quand j'aurai pu donner un petit coup d'œil aux chambres qui tiennent à la bibliothèque, et m'assurer aussi qu'il n'y a personne sur l'escalier...

Ils s'éloignèrent lentement, et le reste de leur conversation (durant laquelle, au surplus, ils n'avaient cessé de parler à voix très-basse) devint absolument impossible à suivre. Il n'importait guère ; j'en avais entendu assez pour me déterminer à justifier la haute opinion que le comte semblait s'être faite de ma finesse et de mon courage.

Avant que les étincelles rouges eussent disparu dans les ténèbres, j'avais arrêté en moi que quelqu'un assisterait à la conférence préparée entre ces deux hommes, — et que, nonobstant toutes les précautions du comte, ce quelqu'un là serait moi-même. Il ne me fallait qu'un motif, pour légitimer cet acte par-devant ma propre conscience et me donner le cou-

rage de l'accomplir. Or ce motif, je l'avais. L'honneur et le bonheur de Laura, sa vie même peut-être, — dépendaient ce soir-là de ma finesse d'oreille et de ma sûreté de mémoire.

J'avais entendu le comte annoncer qu'avant d'entrer en explications avec sir Percival, il prétendait explorer les chambres attenantes à la bibliothèque et l'escalier au bas duquel ouvrait cette pièce. Il n'en fallait pas davantage pour m'informer que la conversation projetée devait avoir lieu dans la bibliothèque. Or la même minute qui me suffit pour arriver à cette conclusion me fournit aussi un moyen de déjouer les précautions du comte, — ou, en d'autres termes, d'entendre ce que lui et sir Percival avaient à se dire, sans hasarder, en aucune façon, de descendre au rez-de-chaussée du château.

En parlant de la distribution donnée à ces appartements inférieurs, je crois avoir mentionné incidemment la "verandah" placée à l'intérieur et sur laquelle ouvraient toutes les pièces, au moyen des portes-fenêtres "à la française". Le toit de cette verandah était plat ; les eaux de pluie y trouvaient pour s'écouler des tuyaux qui menaient aux citernes destinées à l'approvisionnement du château. Sur cette toiture étroite et garnie de plomb, — qui courait au-dessus de toutes les chambres du premier étage, et ne devait guère se trouver, pensais-je, qu'à trois pieds tout au plus de l'appui des croisées, — une rangée de caisses à fleurs était disposée, d'assez larges intervalles existant de l'une à l'autre ; et pour les empêcher de tomber en cas d'ouragans, une petite barrière de fer ouvragé bordait le toit sur toute sa longueur.

Le plan qui venait de s'offrir à moi consistait à me laisser glisser par la fenêtre de mon boudoir sur le toit de la verandah ; je projetai de m'y traîner sans bruit jusqu'à la portion qui dominait exactement la fenêtre de la bibliothèque, et de me tapir, là, parmi les caisses de

fleurs, l'oreille collée à la balustrade extérieure.

Dans le cas où sir Percival et le comte seraient installés pour fumer, comme je les avais déjà vus bien des fois, le soir, leurs fauteuils sur le seuil même de la fenêtre ouverte, et leurs pieds étendus sur les sièges de zinc qui garnissaient la verandah, — toute parole échangée entre eux, qui ne serait pas prononcée absolument à voix basse (et, nous le savons tous par expérience, aucune conversation un peu longue ne peut se maintenir à ce diapason) devait inévitablement arriver à mes oreilles.

Si, d'autre part, ils préféraient, ce soir-là, rester à l'intérieur de la pièce, j'avais alors toute chance ou de ne rien entendre, ou d'entendre très-peu de chose ; et, dans ce cas, il me faudrait courir le risque beaucoup plus sérieux, de descendre l'escalier pour venir m'embusquer auprès d'eux.

Bien que la nature désespérée de notre situation me fit résolument envisager les partis les plus extrêmes, j'espérais avec ardeur pouvoir me soustraire à cette seconde alternative. Mon courage, après tout, n'était que le courage d'une femme ; et il était bien près de me manquer, à l'idée de m'aller mettre, par cette nuit noire, en descendant au rez-de-chaussée, sous la main même de sir Percival et du comte.

Je rentrai à petit bruit dans ma chambre à coucher pour tenter d'abord l'épreuve moins périlleuse du toit de la verandah.

Un complet changement de costume était impérieusement requis, pour bien des raisons. J'étais, pour commencer, ma robe de soie, attendu que, par cette nuit silencieuse, le moindre bruit qu'elle eût fait aurait pu me trahir. Je mis ensuite de côté ceux de mes vêtements de dessous que leur blancheur et leur volume rendaient plus particulièrement indiscrets ou incommodes, et je les rem-

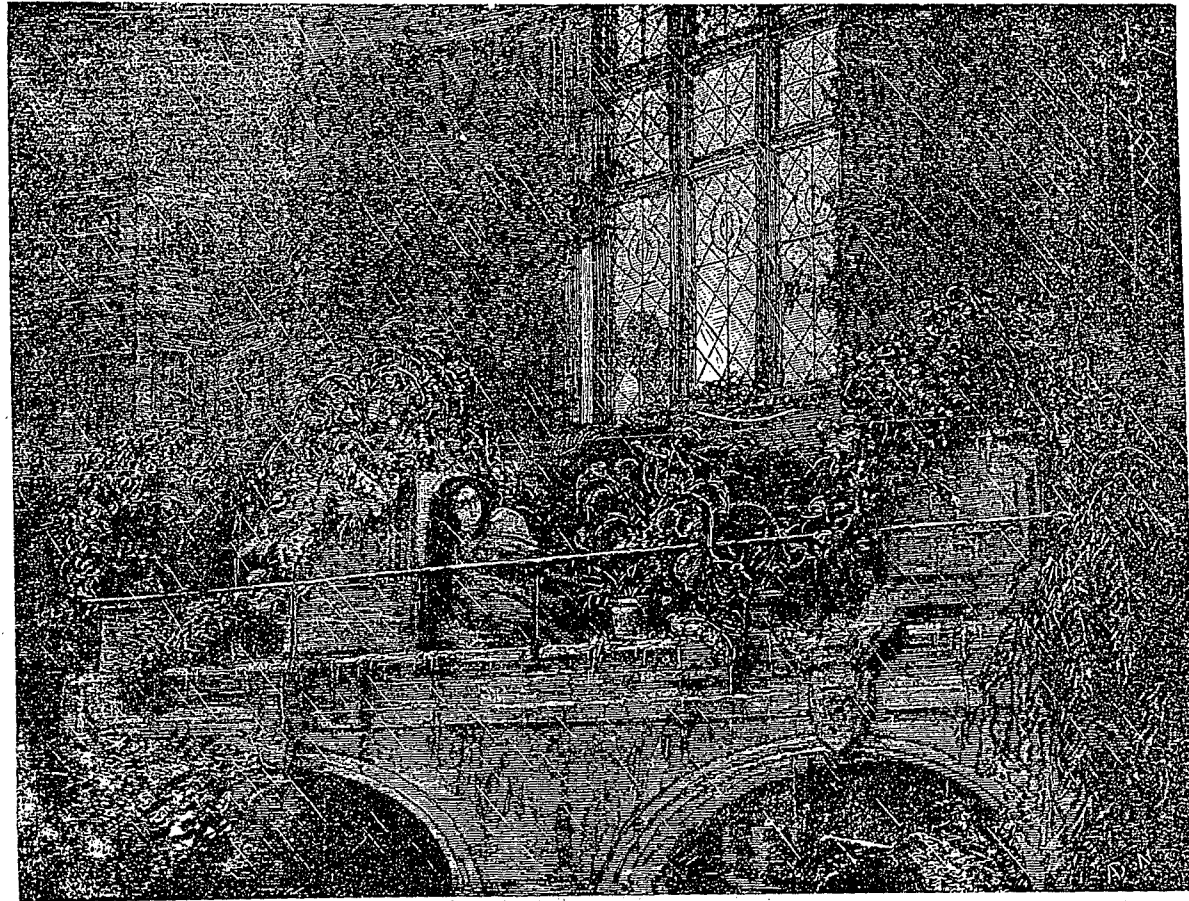
plaçai par un jupon de flanelle brune. Je jetai par-dessus ma pelisse de voyage, en étoffe noire, dont je ramenai le capuchon sur ma tête.

Le soir, dans ma toilette habillée, je tenais au moins la place de trois hommes. Vêtue comme je l'étais maintenant, et quand je serrais contre mon corps ma frêle et souple enveloppe, aucun homme n'aurait pu, comme moi, se faufiler dans les moindres interstices. Ce point était fort essentiel, à cause du très-petit espace qui, sur le toit de la verandah, existait entre les caisses à fleurs d'un côté, de l'autre la muraille et les fenêtres du château. Si je venais à renverser quelque chose, à faire le moindre bruit, qui pouvait prévoir les suites d'un tel accident.

Je ne pris que le temps de placer la boîte d'allumettes près du flambeau que je soufflai ensuite, et je rentrai à tâtons dans mon boudoir. J'en fermai la porte au verrou, comme j'avais déjà fait pour ma chambre à coucher ; — et alors, me laissant tranquillement aller à l'extérieur de la fenêtre, je posai mes pieds, avec précaution sur le toit plombé de la verandah.

Mes deux chambres étaient à l'extrémité intérieure de l'aile nouvellement ajoutée au château, de celle-là même que nous habitions tous ; et j'avais à passer devant cinq fenêtres, avant d'atteindre le poste qu'il fallait occuper, immédiatement au-dessus de la bibliothèque. La première fenêtre était celle d'une chambre d'ami, pour le moment inoccupée. La seconde et la troisième étaient celles de la chambre de Laura. La quatrième éclairait la chambre de sir Percival ; la cinquième celle de la comtesse. Les autres, devant lesquelles je n'avais pas besoin de passer, appartenaient au cabinet de toilette du comte, à la chambre de bains, et à une seconde chambre d'ami, vide comme l'autre.

Aucun bruit n'arrivait à mes oreilles, et l'obscurité de la nuit, lorsque je me



L'ombre de madame Fosco se dessina sur la fenêtre lumineuse. (page 360)

trouvai debout sur la verandah, m'enveloppait de tous côtés, si ce n'est à l'endroit où donnait la fenêtre de madame Fosco. Là, juste au-dessus de la bibliothèque, juste au point où j'avais compté m'aller tapir, tombait un rayon de lumière. La comtesse n'était pas encore couchée.

Il était trop tard pour reculer ; et je n'avais pas le temps d'attendre. Je résolus d'aller en avant, à tous risques et périls, me fiant, pour me tirer d'affaire, à ma prudence et à l'obscurité de la nuit. — C'est pour Laura ! me disais-je, en faisant mon premier pas sur le toit, d'une

main serrant ma pelisse contre moi, et tâtonnant de l'autre contre le mur du château. Il valait mieux, en effet, me frotter à cette muraille sourde, que courir le risque de heurter les caisses à fleurs rangées de l'autre côté, à quelques pouces de moi.

Je passai devant la fenêtre obscure de la chambre d'ami, éprouvant du pied, à chaque pas, la toiture de plomb, avant d'y risquer le poids de tout mon corps. Je passai devant les fenêtres obscures de la chambre de Laura. (Puisse Dieu la bénir, et, cette nuit, veiller sur elle !) Je passai devant la fenêtre obscure de sir Percival. Là, j'attendis un moment ; je m'agenouillai, m'appuyant sur mes mains ; et, m'abritant du pan de muraille qui, du bas de la fenêtre éclairée, allait rejoindre le toit de la verandah, je me traînai au poste que je voulais atteindre.

Quand je me risquai à lever les yeux sur cette fenêtre même, je m'aperçus que la partie supérieure seule était ouverte, et qu'à l'intérieur le store était abaissé. Tandis que je regardais, l'ombre de madame Fosco passa derrière le champ lumineux du store... puis, je la vis revenir lentement dans le sens opposé. Jusquelà, elle ne devait pas m'avoir entendu ; — l'ombre, sans cela, se serait certainement arrêtée derrière le store, en supposant même que madame Fosco n'eût pas eu le courage d'ouvrir la fenêtre et de regarder au-dehors.

Je me plaçai tout contre la balustrade de la verandah, m'assurant d'abord, au toucher, de la place occupée par les caisses à fleurs que j'avais à ma droite et à ma gauche. Il se trouvait entre elles assez d'espace pour me permettre de m'asseoir, mais pas un pouce de plus. Le feuillage parfumé de l'arbuste que j'avais à ma gauche effleura ma joue, lorsque j'appuyai légèrement ma tête à la balustrade.

Les premiers bruits qui m'arrivèrent d'en bas furent ceux de trois portes que, successivement, on ouvrait ou on fermait, (cette dernière alternative, beaucoup plus probable que l'autre), sans doute les portes qui donnaient accès dans le vestibule et dans les chambres attenantes aux deux côtés de la bibliothèque, celles-là mêmes que le comte s'était promis d'explorer. Le premier objet que j'aperçus fut l'étincelle

rouge qui, partie de la verandah et voyageant dans les ténèbres, s'avança dans la direction de ma fenêtre ; là elle fit halte un moment, et revint ensuite à son point de départ.

—Au diable votre agitation !... Quand donc comptez-vous vous asseoir ? grommela au-dessous de moi la voix de sir Percival.

—Ouf ! comme il fait chaud ! dit le comte, poussant un soupir de fatigue.

Son exclamation fut suivie du bruit métallique que faisaient les chaises de jardin quand on les traînait sur les briques dont la verandah était pavée. Ce son, bien venu, m'apprit qu'ils allaient s'asseoir comme à l'ordinaire dans le voisinage immédiat de la fenêtre. La chance, jusque-là, se prononçait en ma faveur.

L'horloge du campanille sonnait minuit moins un quart au moment où ils s'installaient dans leurs fauteuils. J'entendis, par la fenêtre ouverte, un bâillement de madame Fosco, et je vis son ombre se dessiner une lois encore derrière le transparent lumineux.

Pendant sir Percival et le comte commencèrent à causer, modérant ça et là, un peu plus que de coutume, la diapason de leur voix, mais sans jamais venir à se parler tout à fait bas. L'étrangeté de ma dangereuse situation et la crainte que m'inspirait, en dépit de moi-même, la fenêtre éclairée de madame Fosco, me rendirent d'abord difficile, — presque impossible, devrais-je dire, — de conserver ma présence d'esprit et de consacrer toute mon attention à la conversation engagée au-dessous de moi.

Pendant quelques minutes, je ne réussis qu'à en saisir les traits principaux. J'entendis le comte expliquer que la seule fenêtre éclairée était celle de sa femme ; que le rez-de-chaussée du château avait été parfaitement exploré ; qu'ils pouvaient donc, sans crainte d'accident,

se communiquer l'un à l'autre ce qu'ils avaient à se dire.

Sir Percival se plaignit aigrement à son ami de ce que, pendant toute la journée, ce dernier avait tenu peu de compte de ses désirs et négligé ses intérêts. Le comte, sur ce point, se défendait en déclarant que certains troubles, certaines inquiétudes dont il était assiégé, avaient absorbé son attention tout entière, et qu'en somme, pour une explication comme la leur, le seul moment à choisir était celui où ils pouvaient s'assurer de n'être ni interrompus ni surpris :

—Nos affaires, Percival traversent une crise sérieuse, disait-il, et si nous devons prendre pour l'avenir quelque parti définitif, c'est dans le conseil secret de cette nuit que nous aurons à l'arrêter.

Cette phrase du comte fut la première que je parvins à saisir, mot pour mot, comme elle avait été dite. À partir de ce moment, sauf quelques lacunes, quelques interruptions passagères, mon attention se concentra sur cet entretien palpitant d'intérêt ; et je le suivis sans en perdre une parole :

—Une crise ? répéta sir Percival. La crise est pire que vous ne vous l'imaginez ; c'est moi qui vous en répondez.

—Je l'aurais supposé, reprit froidement son interlocuteur, d'après votre conduite depuis un ou deux jours. Mais, ne nous pressons pas. Avant de passer à ce que je ne sais pas, établissons, d'une manière certaine, ce que je sais. Voyons si je suis bien fixé sur le passé, avant de combiner quoi que ce soit pour l'avenir.

—Laissez-moi d'abord aller chercher l'eau et le brandy... et vous apprêterez vous-même votre grog.

—Merci, Percival ! de l'eau fraîche, avec plaisir, une cuillère et le sucrier... De l'eau sucrée, mon ami, et rien autre chose.

—De l'eau sucrée, à votre âge?... Allons ! arrangez vous-même cette tisane

d'hôpital... Vous autres étrangers, vous êtes bien tous les mêmes.

—Maintenant, Percival, écoutez !... Je vais vous soumettre carrément notre position telle que je l'envisage ; et vous me direz ensuite si je suis ou non dans le vrai... Nous sommes revenus du continent en ce château, vous et moi, dans une situation d'affaires très-sérieusement embarrassée.

—Abrégeons ! Il me fallait quelques milliers de livres, et à vous quelques centaines ; — faute de cet argent, nous étions tous deux en bonne voie de chavirer ensemble. Voilà la situation. Faites-en ce que vous pourrez !... En avant, marche !

—Eh bien ! Percival, pour parler de votre bon anglais tout rond, il vous fallait quelques milliers de guinées, il m'en fallait quelques centaines ; et la seule manière de se les procurer était d'emprunter, avec l'aide de votre femme, l'argent dont vous aviez besoin (plus le léger supplément applicable à mes humbles nécessités). Pendant notre voyage de retour en Angleterre, que vous disais-je au sujet de votre femme ? et que vous ai-je répété, une fois arrivés ici, quand j'eus vu par moi-même quelle espèce de femme était miss Halcombe ?

—Que voulez-vous que j'en sache ? Comme à l'ordinaire, je suppose que vous ne ménagiez pas vos paroles, et me lâchiez vos aphorismes à raison de dix-neuf par douzaine.

—Je vous disais ceci : L'habileté humaine, mon cher ami, n'a découvert encore que deux moyens par lesquels un homme puisse mener une femme. L'un est de la dominer par la force, — méthode généralement adoptée par la brutalité des castes inférieures, mais à laquelle répugnent, élevées et raffinées, celles qui dominent la foule. L'autre moyen (qui demande beaucoup plus de temps, plus de combinaisons, mais qui, en somme, offre autant de certitude), est de ne jamais

accepter une provocation venant de la femme qu'on veut réduire.

« La méthode réussit avec les animaux, réussit avec les enfants, et réussit avec les femmes qui ne sont, après tout, que des enfants adultes. Une résolution calme est la seule qualité qui ne se rencontre jamais chez les animaux, les enfants et les femmes. Si une fois ils peuvent ébranler chez celui qui les gouverne cette qualité dominante, ils viennent à bout de "lui". S'ils ne réussissent jamais à y porter le désordre, il vient à bout "d'eux", nécessairement.

« J'ajoutais : Souvenez-vous de cette vérité si simple, quand vous aurez besoin de votre femme pour trouver de l'argent !.. J'ajoutais encore : Souvenez-vous-en deux ou trois fois davantage quand vous aurez affaire à la sœur de votre femme, quand vous serez en face de miss Halcombe !...

« Vous en êtes-vous souvenu ? Pas une seule fois, durant toutes ces complications qui sont venues nous enlacer en cette maison. Chaque fois que votre femme ou sa sœur vous ont jeté le gant, vous l'avez immédiatement relevé. Votre mauvaise humeur insensée a compromis la signature de l'acte, compromis l'emprunt, et poussé miss Halcombe à écrire sa première lettre à l'avocat...

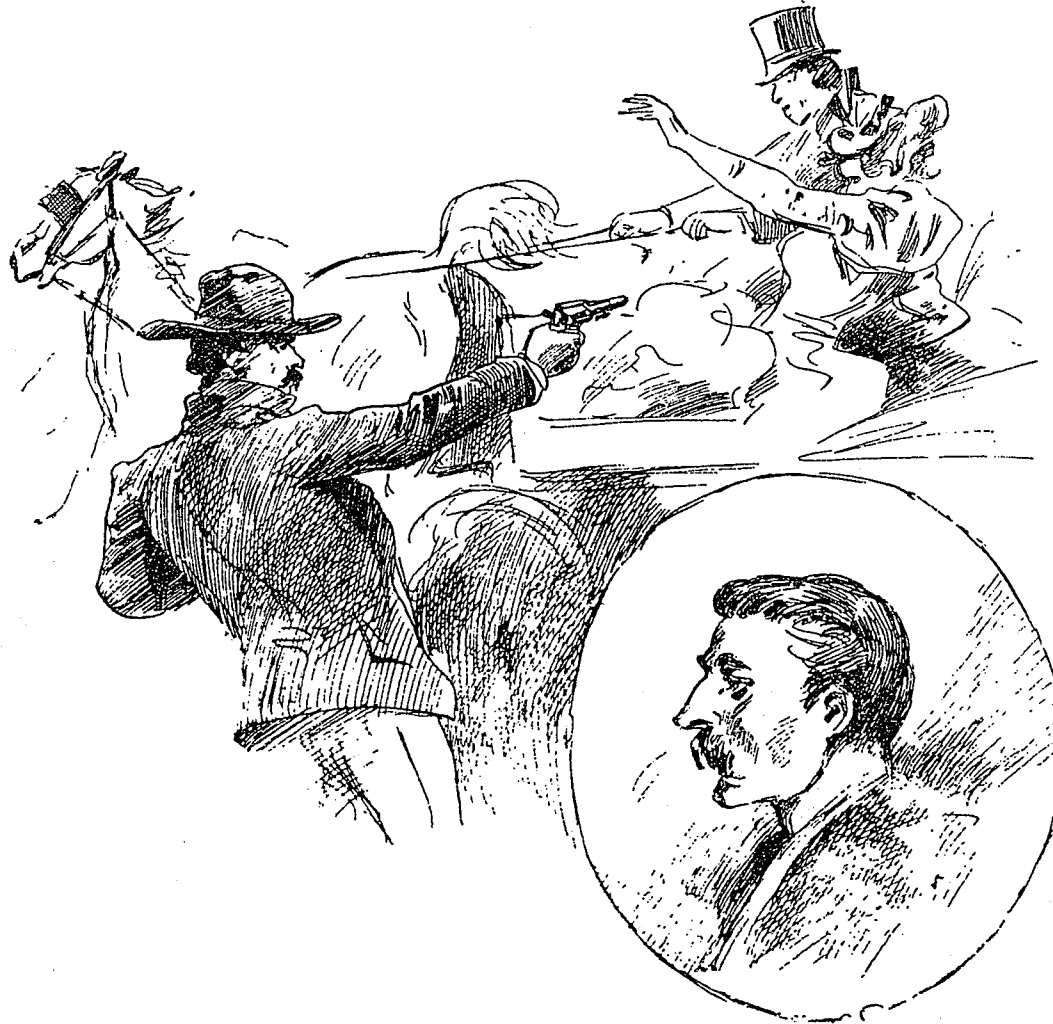
—Sa première ?.. Est-ce qu'elle aurait écrit de nouveau ?

—Oui... et pas plus tard qu'aujourd'hui...

Un siège tomba sur le pavé de la verandah, — tomba bruyamment, comme jeté à terre d'un coup de pied.

Bien m'en prit que la révélation du comte eût à ce point éveillé la colère de sir Percival. En apprenant ainsi, à l'improviste, qu'un autre de mes secrets était découvert, je tressaillis si fort que le grillage de fer auquel je m'appuyais rendit un frémissement sonore.

Cet homme m'avait-il donc suivie à l'auberge ? Ou, simplement, de ma réponse que "je n'avais pas de lettre à jeter



Comment un méchant homme de Denver a tué une de ses victimes

## CONFESSION D'UN CRIMINEL

Un individu du nom de Albert Downen, a été arrêté à Denver, Col., pour un délit sans gravité. Une fois en prison il a déclaré être l'auteur de plusieurs crimes et a demandé à être pendu au plus tôt, disant que la mort était préférable pour lui aux remords qu'il endurait.

Un moment on l'a cru fou. Il a d'abord confessé au chef de police, être l'auteur du meurtre de Joël Ashworth, à Denver même, le 27 juin, mais on n'a pu trouver aucun témoin ni aucune preuve qui corroborent cette confession.

Downen a alors avoué être l'auteur d'un crime commis dans le parc St. James, à San José, Cal., en juin 1885. On a été aux informations pour apprendre qu'aucun meurtre n'avait été commis à San José il y a onze ans. Mais une investigation plus sérieuse a fait découvrir que, en effet, le 8 juin de l'année donnée, le cadavre d'un homme, apparemment décédé de mort violente, avait été trouvé dans le parc St. James. Il a bien fallu finir par prendre les aveux de Downen aux sérieux.

Il a complété sa confession en disant que, le 21 février 1895, il avait tué une femme sur la route de Santa Clara. Dreshmeyer et deux femmes portaient ce jour-là en voiture de cette localité pour se rendre à San José. Dans un bois qu'ils avaient à traverser Downen avait tiré sur eux. C'est cette scène sanglante que représente notre gravure.

Contrairement à ce que pensait l'auteur du crime, une des femmes fut grièvement blessée, mais elle n'est pas morte. Elle pourra enfin témoigner contre l'auteur de cet attentat, qui réussira peut-être à obtenir la condamnation qu'il demande.

dans la boîte", avait-il conclu que j'avais remis à Fanny celles que je devais avoir écrites ? Mais, même dans cette dernière hypothèse, comment avait-il pu examiner les lettres qui, de mes mains et sous ses yeux, avaient passé dans le corsage de la jeune fille ?

—Remerciez votre heureuse étoile, disait le comte, quand de nouveau je pus l'entendre ; remerciez-la de m'avoir eu chez vous pour défaire le mal, à mesure que vous le faisiez. Remerciez votre heureuse étoile de m'avoir trouvé là pour vous dire "non", quand vous aviez la folie, aujourd'hui même, de vouloir enfermer miss Halcombe, comme vous aviez eu l'absurdité d'enfermer votre femme.

"Où donc avez-vous les yeux ? Pouvez-vous regarder miss Halcombe sans deviner qu'elle à toute la prévoyance, toute la résolution d'un homme ? Avec cette femme pour amie, je narguerais le monde entier. Avec cette femme pour ennemie, nonobstant ce que je puis avoir de cervelle et d'expérience, moi qui vous parle, — moi, Fosco, "plus rusé que le diable", comme vous me l'avez dit cent fois, — je marche, comme vous dites ici, sur des œufs !

"Et c'est cette créature grandiose, — je bois mon eau sucrée à sa santé ! — c'est cette créature grandiose, debout dans la force de son amour et de son courage, toujours placée comme un roc, entre nous deux et cette pauvre mignonne blonde en papier mâché qui vous a pour mari, — c'est cette femme généreuse, admirée par moi de toute mon âme, bien que je lutte contre elle dans votre intérêt et dans le mien, — c'est elle que vous acculez ainsi, comme si elle n'était pas à la fois plus fine et plus hardie que le reste de son sexe !... Percival ! Percival ! vous méritiez d'échouer, et vous avez échoué..

Il y eut ici une pause. Je transcrivis les paroles de ce misérable à propos de moi, parce que je veux me les rappeler exactement ; j'espère encore que le jour

viendra où je pourrai, une fois pour toutes, m'expliquer devant lui et les lui rejeter à la face, une par une.

Sir Percival fut le premier à rompre le silence qui s'était fait.

—Oui, oui, disait-il avec un accent bourru, grondez-moi, bravez-moi tant que vous voudrez ! Mais la difficulté relative à l'argent n'est pas la seule. Vous seriez vous-même pour quelque forte mesure à prendre vis-à-vis de ces femmes, si vous saviez tout ce que je sais.

—Nous aborderons, en son temps, cette seconde difficulté, répliqua le comte. Vous pouvez, Percival, vous embrouiller tant qu'il vous plaira, mais vous ne m'embrouillerez point. Réglons d'abord la question d'argent. Ai-je convaincu votre obstination ? Vous ai-je démontré que votre humeur vous met hors d'état de vous tirer d'affaire ? ou bien faut-il revenir là dessus, et, pour me servir de cet anglais dont la rondeur vous est si chère, vous "braver" vous "gronder" un peu plus ?

—Bah ! il est toujours facile de grogner contre moi. Mais dire ce qu'il y a de mieux à faire, voilà ce qui n'est pas tout à fait aussi aisé.

—Croyez-vous ?... Eh bien ! sans aller plus loin, le voici : à partir de ce soir, vous abandonnez complètement la direction de l'affaire ; vous la laissez, pour l'avenir, dans mes seules mains. Je parle à un Anglais, à un homme pratique, n'est-il pas vrai ?... Eh bien l'homme positif, qu'en dites-vous ?

—Que proposez-vous, si je vous mets effectivement toute l'affaire entre les mains ?

—Commencez par me répondre. Est-elle dans mes mains, ou n'y est-elle pas ?

—Admettons qu'elle y est ; — et après ?

—Pour commencer, Percival, laissez-moi vous poser certaines questions. J'ai encore besoin de quelques délais pour laisser se produire les circonstances qui me mon-

treront ma route, et il faut que je sache, par tous les moyens possibles, ce que probablement elles seront. Il n'y a pas de temps à perdre. Je vous ai déjà dit que miss Halcombe a écrit, aujourd'hui même, et pour la seconde fois, à l'avocat de la famille.

—Comment l'avez-vous découvert ? Que lui disait-elle.

—Si je vous le racontais, Percival, nous en reviendrions, au bout du compte, où nous en sommes. Qu'il vous suffise de savoir le piège découvert, — et que la découverte du piège m'a coûté tous ces dérangements, toutes ces anxiétés qui m'ont rendu aujourd'hui si peu accessible à vos instances. Maintenant, remémorons-nous vos affaires... Il y a déjà quelque temps que je n'en ai causé avec vous. L'argent a été emprunté, la signature de votre femme faisant défaut, au moyen de billets à trois mois, ... emprunté à un taux d'intérêts qui, rien que d'y songer, fait se dresser sur sa tête les cheveux d'un pauvre étranger. Les billets arrivant à échéance, n'y a-t-il, en toute vérité, aucun moyen humain de les payer sans l'assistance de votre femme ?

—Aucun.

—Quoi ! vous n'avez pas d'argent chez vos banquiers ?

—Quelques centaines de livres, quand il m'en faudrait presque autant de milliers.

—Vous n'avez aucune autre garantie sur laquelle vous puissiez emprunter ?

—Pas le moindre chiffon.

—Qu'avez-vous donc eu de votre femme, jusqu'à présent ?

—Rien que l'intérêt de ces vingt mille livres, à peine assez pour défrayer nos dépenses quotidiennes.

—Et vous attendez de votre femme ?..

—Trois mille livres sterling de rente, à la mort de son oncle.

—Belle fortune, Percival. Quelle espèce d'homme est cet oncle ? Un vieillard ?

—Non, ni vieux ni jeune.

—Un bon vivant ?... Marié ?... Non : ma femme m'a dit, ce me semble, qu'il n'était pas marié.

—Non, certes, cela va sans le dire. S'il était marié, s'il avait un fils, lady Glyde ne serait pas la plus proche héritière du domaine. En deux mots, voici ce qu'il est : un égoïste à manies, toujours geignant, caquetant, niaisant, et fatiguant ceux qui l'approchent par ses doléances sur l'état de sa santé.

—Les hommes de cette espèce, Percival, vivent longtemps et vous jouent le tour de se marier au moment où l'on s'y attend le moins. Je ne donnerais pas grand'chose, mon ami, de vos chances aux trois mille guinées de revenu. N'est-il rien de plus qui vous incombe du chef de votre femme ?

—Rien.

—Absolument rien ?

—Absolument rien... sauf le cas de son décès.

—Ah ! ah !... sauf ce cas-là, pourtant ?... .

Il y eut ici une autre pause. Le comte descendit de la verandah sur l'allée sablée qui en longeait l'extérieur. Je reconnus, à sa voix, ce changement de place : — La pluie est enfin arrivée, lui entendis-je dire. Et, en effet, elle "était" arrivée. L'état de mon manteau eût attesté, au besoin, qu'elle tombait assez dru depuis quelque temps déjà.

Le comte revint sous la verandah. J'entendis, au moment où il s'asseyait, son fauteuil craquer sous lui.

—Eh bien, Percival, disait-il dans le cas où lady Glyde viendrait à décéder, qu'avez-vous à prétendre ?

—Si elle ne laisse pas d'enfants..

—Ce qui est improbable..

—Ce qui est très-probable, au contraire, ce qui est presque certain..

—Bah ! vraiment ?..

—Eh bien, alors, j'ai droit à ses vingt mille livres.

— Payées comptant ?

— Payées comptant. . . .

Il se turent encore. Au moment où leur dialogue s'arrêtait, l'ombre de madame Fosco vint de nouveau, sur le store, inscrire sa noire silhouette. Cette fois, au lieu de ne faire que passer, elle demeura un instant tout à fait immobile. Je vis ses doigts se glisser à l'angle du store, et le soulever d'un côté. Le galbe de sa face blanche apparut derrière les vitres, tourné justement du côté où j'étais. Enveloppée de la tête aux pieds dans ma pelisse noire, je me gardais bien de remuer. La pluie, qui rapidement me pénétrait, inondait aussi les carreaux, les ternissait, et l'empêchait de rien décerner : — Toujours de la pluie ! . . . l'entendis-je s'écrier. Puis elle laissa retomber le store. . . . et je recommençai à respirer librement.

La causerie continuait au-dessous de moi ; cette fois le comte l'avait reprise :

— Percival ! avez-vous grand souci de votre femme ?

— Fosco ! . . . voilà une question quelque peu naïve.

— Je suis un homme naïf, moi, et je répète ma question.

— Pourquoi diable me regardez-vous ainsi ?

— Ah ! vous ne voulez pas me répondre ? . . . Suit, alors. Supposons que votre femme vienne à mourir avant la fin de l'été. . . .

— Laissez cela, Fosco !

— Votre femme, donc, vient à mourir. . . .

— Laissez cela, vous dis-je !

— Le cas échéant, vous gagnez vingt mille livres sterling, et vous perdez. . . .

— Je perdrais la chance des trois mille guinées de rente.

— La chance bien ajournée, Percival. . . . une simple chance, à bien longue date. Et c'est présentement que vous avez besoin de finance. Dans votre position, le profit est certain, la perte douteuse.

— Parlez pour vous-même aussi bien

que pour moi. Une partie de l'argent dont j'ai besoin a été empruntée pour votre compte. Et, quand à ce qui est du profit, la mort de "ma" femme, qui ferait tomber vingt mille livres sterling dans ma poche, en mettrait dix mille dans la vôtre. Il paraît, finaud, que vous voudriez feindre d'oublier le legs de madame Fosco. . . . Voyons. . . . voyons ! ne me regardez pas ainsi ! . . . Cela ne saurait me convenir. Sur mon âme, avec vos regards et vos questions, vous me faites frissonner, vous me donnez la chair de poule !

— La chair ? . . . est-ce qu'en anglais le mot "chair" équivaut au mot "conscience" ? Je parle de la mort de votre femme comme je parlerais de toute autre événement possible. Et pourquoi pas, je vous prie ? . . . Les respectables juristes qui griffonnent vos contrats et vos testaments envisagent sans pâlir la mort des personnes les miex portantes. Est-ce que ces braves gens de loi vous donnent "la chair de poule" ? Et sinon, pourquoi vous la donnerais je, moi ? Mon affaire, ce soir, est d'éclairer votre position de manière à ne pas laisser place au moindre malentendu ; et c'est ce qui est fait maintenant. Votre position, la voici. Si votre femme vit, vous payerez les billets au moyen de la signature qu'elle mettra sur ce parchemin. Si elle meurt, vous les payerez au moyen de sa mort.

Comme il parlait, la lumière s'éteignit dans la chambre de madame Fosco, et tout le premier étage du château se trouva plongé dans l'obscurité.

— Des mots ! des mots ! gronnait sir Percival. Ne croirait-on pas, à vous entendre, que la signature de ma femme est déjà tout obtenue !

— Vous avez mis l'affaire entre mes mains, répliqua le comte, et j'ai à ma disposition plus de deux mois pour la mener à bien. N'en parlons plus actuellement, s'il vous plaît. Lorsque les billets viendront à échoir, vous verrez par vous-même

si ce que vous appelez des "mots" vaut quelque chose ou ne signifie rien. Et, maintenant, Percival, que nous en avons fini pour ce soir avec les affaires d'argent, me voici tout prêt à vous écouter, si vous avez à me demander conseil sur cette seconde difficulté qui est venue si mal à propos compliquer nos petits embarras ; elle vous a tellement changé, — en mal, il faut bien le dire, — que c'est tout au plus si je vous reconnais. Parlez, mon ami. . . et veuillez m'excuser si je blesse vos rudes appétits nationaux en me préparant un second verre d'eau sucrée.

— Parler, parler ! . . . c'est facile à dire, répondit Percival d'un ton bien plus tranquille et plus poli qu'au début de l'entretien ; mais il n'est pas si facile de savoir par où entrer en matière.

— Faut-il vous aider ? insinua le comte. Faut-il donner un nom propre à cette petite difficulté qui vous arrête ? . . . Eh bien ! supposez que nous l'appelions : Anne Catherick ?

— Voyons, Fosco ! . . . Nous nous connaissons, vous et moi, depuis longtemps ; et si, avant celle où nous sommes, vous m'avez déjà aidé à sortir d'une ou deux passes assez difficiles, j'ai fait en retour, tout ce que je pouvais pour vous être utile, au moins pécuniairement. Il y a eu, de part et d'autre, autant de sacrifices que deux amis s'en peuvent faire ; mais, tout naturellement, nous avons eu nos secrets l'un pour l'autre. . . n'est-il pas vrai ?

— C'est à dire, Percival, que vous avez eu un secret pour moi. Il y a par ici, dans vos armoires de Blackwater-Park, un squelette qui, dans ces derniers temps, s'est révélé à d'autres qu'à vous.

— Eh bien ! supposons qu'il en soit ainsi. La chose ne vous concernant en rien, il me semble, — n'est-ce pas ? — que vous pourriez vous dispenser de montrer tant de curiosité à cet égard.

— Est-ce que je montre réellement beaucoup de curiosité la-dessus ?

— Positivement, oui ; vous en montrez.

— Diable ! diable ! mon visage alors dit la vérité ? . . . Combien il doit y avoir de bonnes qualités originales dans la constitution d'un homme, parvenu à l'âge que j'ai, sans que sa figure ait encore perdu l'habitude de trahir sa pensée ! . . . Allons, allons, Glyde, soyons francs l'un avec l'autre ! Ce secret que vous gardiez est venu au-devant de moi : ce n'est pas moi qui l'ai cherché. Admettons que je sois curieux. Me demandez-vous au nom de notre vieille amitié, de respecter votre secret et de le laisser, une fois pour toutes, à votre garde ?

— Oui. . . c'est là justement ce que je vous demande.

— Alors, c'en est fait de ma curiosité. La voilà morte, tout à fait morte dès ce moment.

— Est-ce bien là toute votre pensée ?

— Pourquoi donc douteriez-vous de moi ?

— J'ai déjà expérimenté, Fosco, ce que vous appelez votre "rondeur en affaire ;" et je ne suis pas bien certain que vous ne parveniez, en somme, à me tirer les vers du nez. . . .

Un fauteuil craqua au-dessous de moi, et je sentis ébranler, de fond en comble, le pilier qui soutenait la légère charpente. Le comte, indigné, venait de se dresser en pieds, et de heurter de la main cette frêle colonne.

— Percival ! Percival ! s'écria-t-il avec l'accent de la colère, ne me connaissez-vous pas mieux que cela ! La longue expérience que vous avez faite de mon caractère ne l'a-t-elle pas mieux révélé ? Je suis un homme jeté dans le moule antique, je serais capable de tout ce que peut engendrer la vertu la plus exaltée. . . pourvu que l'occasion me fût donnée de pouvoir la déployer. Le malheur de ma vie, c'est que j'ai eu pour cela, jusqu'ici, trop peu de chances. Ma conception de l'amitié va jusqu'au sublime. Est-ce donc ma faute si votre squelette s'est révélé à moi ? et

pourquoi vous avouai-je tout à l'heure ma curiosité ? Oh ! Anglais superficiel que vous êtes, c'est pour grandir l'empire que j'ai sur moi-même. Je pourrais, si cela me convenait, extraire de vous ce secret si bien gardé, comme je fais sortir ce doigt de ma main qui le serre... Je le pourrais, et vous le savez !... Mais vous avez fait appel à mon amitié ; or les devoirs de l'amitié sont sacrés pour moi. Voyez plutôt !... je foule aux pieds ma curiosité qui me ravale à mes propres yeux... L'exaltation de mes sentiments m'élève au-dessus d'elle. Sachez les reconnaître, Percival ! Percival, sachez les imiter !... Et, tenez !... une poignée de main... Je vous pardonne !...

Sur ces derniers mots la voix sembla lui manquer, lui manquer comme si, dans

ce moment-là même, il était suffoqué par les larmes !

Sir Percival un peu confus, essayait de s'excuser, mais le comte était trop magnanime pour prêter l'oreille à ses commentaires.

— Non ! disait-il, quand mon ami m'a blessé, je lui pardonne sans avoir besoin de ses apologies. Dites-moi, tout simplement, si vous avez besoin de mon secours ?

— Mais, oui... il m'est terriblement nécessaire.

— Et pouvez-vous me le demander sans vous compromettre ?

— Je puis essayer, du moins.

— Essayez donc !

— Eh bien ! voici comme vont les choses... Je vous ai dit aujourd'hui, que j'avais fait tout mon possible pour décou-

vrir Anne Catherick ; je vous ai dit que j'avais échoué.

— Oui ; tout cela, vous me l'avez dit.

— Fosco !... Je suis perdu si je ne la retrouve pas.

— Ah ! l'affaire est-elle aussi sérieuse que cela ?...

Un petit courant de lumière, voyageant sous la verandah, vint se projeter sur le sable de l'allée. Le comte avait pris la lampe posée à l'intérieur de la pièce où ils étaient, afin d'examiner, en pleine lumière, le visage de son ami.

— Oui ! dit-il, "votre" physionomie, à son tour, dit la vérité. L'affaire est vraiment sérieuse. Aussi sérieuse que les questions d'argent elles mêmes ?!

(à suivre.)

## UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement :

LA COMSOMPTION  
DYSPEPSIE...  
ANEMIE...  
ET LES FAIBLESSES  
D'ESTOMAC.

❖ SANTE ET BEAUTE ❖

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00  
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

❖ L. A. BERNARD ❖

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

## DEVINETTES



J'attends ici, en face de ce magasin ma bonne amie depuis une heure et elle ne sort pas. Il me faut voir où elle est ?



Ciel ! la locomotive qui arrive à toute vapeur et il y a un homme couché en travers de la voie. Le voyez-vous ?



Oh Qu'est-ce qui me pique !... Une puce !... Mais qui a apporté cela ici ?

# ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42  
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison  
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT  
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-  
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de  
première qualité et de Patrons  
les plus nouveaux.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES  
CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET  
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER

R. WILSON SMITH  
COURTIER EN VALEURS

DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures  
Municipales, Bons du Gouverne-  
ment et Actions de Chemin de fer,  
Valeur de première classe conve-  
nables pour placements en fidéi-  
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

LA LIBRAIRIE  
ANCIENNE ET MODERNE

GRAND CHOIX DE VOLUMES POUR  
CADEAUX DE FÊTE

Ouvrages de luxe et de fantaisie, scientifiques et  
littéraires.

DERNIERES NOUVEAUTES  
REDUCTION de 20 pour 100

Pour le mois de decembre  
Seulement et au comptant

ASSORTIMENT CONSIDERABLE

DE LIVRES D'OCCASION

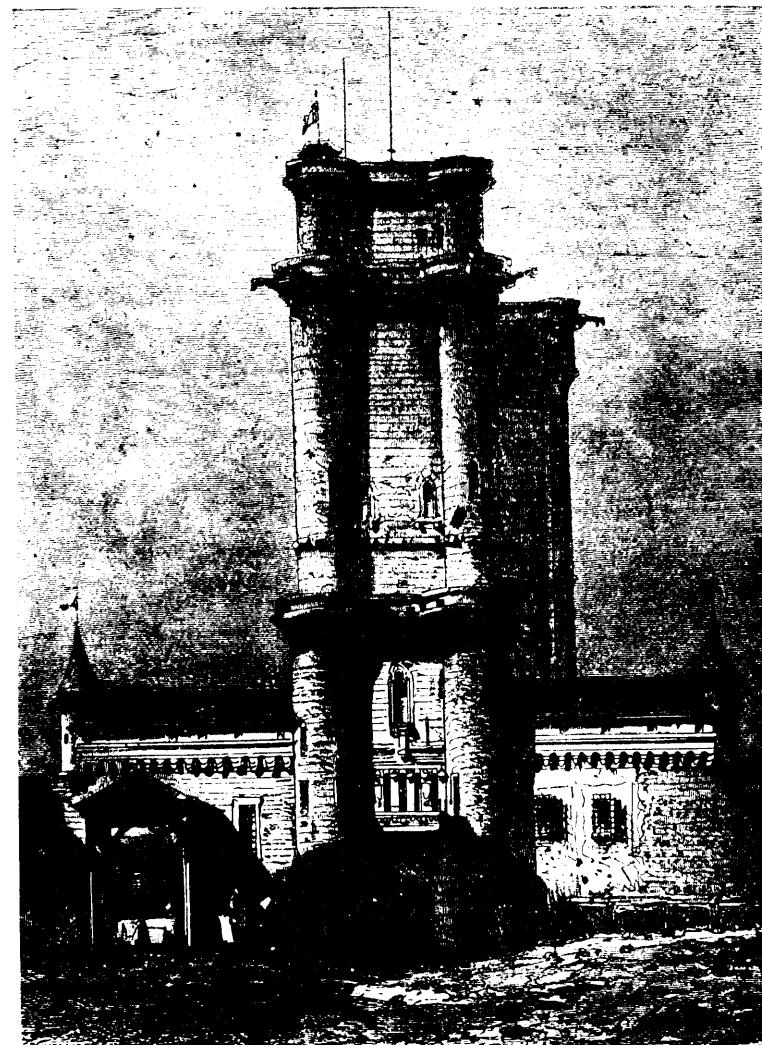
Nos tiroirs sont ouverts au public, chacun est  
invité à venir BOUQUINER.

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,

11, BELL 1990

1617 RUE NOTRE-DAME

## BEAUX-ARTS



LE DONJON DE VINCENNES

Bâti sur les ruines de l'ancien château où Saint Louis mit en dépôt la couronne  
d'épines en 1259





— Je suis contente, j'ai trouvé une servante qui restera quelque temps. — Comment le sais tu ?  
 — Elle m'a été envoyée par le garçon épicier.  
 — Ce n'est pas une raison.  
 — Si, le garçon a un engagement d'un an avec son patron.



— Oui, réagissons, Messieurs, contre cet épouvantable abus du tabac, ne fumons plus, et que ceux qui, parmi vous, sont courageux n'hésitent pas à casser leur pipe. . .



— Faudrait qu'elle reste dans not' champ. . . pour faire peur aux oiseaux ! . .



**83, RUE WOLFE, 83**

**MONTREAL**

**CHAMPAGNE "COUVERT"**

**LE MEILLEUR CHAMPAGNE**



**IMPORTE AU CANADA**

En Vente Partout. Essayez-le  
 Seuls AGENTS au CANADA :  
**LAPORTE MARTIN & CIE**  
 Epiciers en Gros - MONTREAL.

**LANGELIER & CIE**

**AGENTS FINANCIERS**

**16, rue St-Sacrement**

**BUREAU No 4 MONTREAL**

**ARGENT A PRETER**

*Sur billets, hypothèques, etc. etc.*

**ACHATS ET VENTES**

*De debentures, bons du gouvernement, etc.*